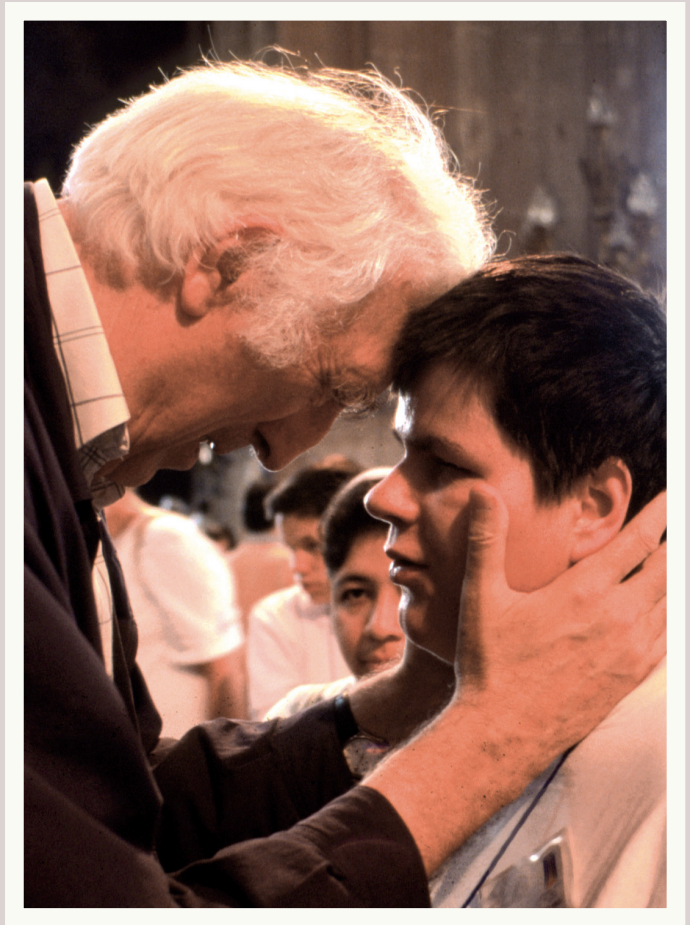


Jean Vanier

La communauté

Lieu du pardon et de la fête



MAME-Bellarmin

© Éditions Fleurus, Paris, 1989
pour les pays de langue française à l'exclusion du Canada
ISBN : 978-2-7289-1639-9
MDS : 531212
www.mameeditions.com

© Éditions Bellarmin, Saint-Laurent
pour l'Amérique du Nord
ISBN : 2-89007-695-4
Dépôt légal : septembre 1989
Bibliothèque Nationale du Québec
Bibliothèque Nationale du Canada

DU MÊME AUTEUR

Presses de la Renaissance

Plus jamais seuls : l'aventure de Foi et Lumière,

avec Marie-Hélène Mathieu, 2011

Le goût du bonheur : au fondement de la morale avec Aristote, 2010

Accueillir notre humanité, coll. « Spiritualité », 2010

Homme et femme, Dieu les fit, 2009

Fayard

Leur regard perce nos ombres, avec Julia Kristeva, 2011

Mediaspaul

Notre vie ensemble : une biographie sous forme de correspondance, 2010

Bayard/Novalis

Entrer dans le mystère de Jésus : une lecture de l'Évangile de Jean, 2005

L'histoire de l'Arche : des communautés à découvrir, coll. « L'arche », 1995

Livre ouvert

La dépression, coll. « Dossier », n° 1, février 2005

Recherche la paix, coll. « Dossier », n° 8, mai 2003

Éditions de la loupe

Toute personne est une histoire sacrée, 2003

Parole et silence

La source des larmes, 2001

Le corps brisé : retour vers la communion, 1998

Mame

Visages de Marie : dans la littérature et la peinture, 2001

Cerf/Bellarmin

Ouvre mes bras, coll. « Foi vivante. Témoins », n° 234, 1989

*Au Père Thomas Philippe
auprès de qui j'ai fait mes premiers pas
dans la vie communautaire*

« Comme le Père m'a aimé
Moi aussi je vous ai aimés
Demeurez en mon amour.
Voici mon commandement :
Aimez-vous les uns les autres
comme je vous ai aimés.
Il n'y a pas de plus grand amour
que de donner sa vie pour ses amis. »

Jean 15, 9; 12; 13.

AVANT-PROPOS

Ce livre sur la communauté est l'édition revue et complétée de *La communauté, lieu du pardon et de la fête* écrit il y a vingt ans, et dont on a gardé l'essentiel.

Durant ces dernières années, j'ai beaucoup appris sur la vie en communauté, aussi bien par les erreurs que j'ai commises à l'Arche que par l'évolution de nos communautés. Certaines ont connu d'énormes souffrances et ont été près de sombrer. Deux ont dû être fermées, pour diverses raisons, et les personnes avec un handicap ont été accueillies dans d'autres communautés de l'Arche. Toutes nos communautés ont vécu des moments de crise et de croissance. Des assistants se sont enracinés et sont devenus source de vie. Certains sont partis, les uns satisfaits, les autres le cœur transformé par l'amour et ils sont allés porter ailleurs les dons et l'esprit nouveau qu'ils avaient reçus. Et, bien sûr, j'ai beaucoup appris d'autres communautés nouvelles, surtout des communautés « Foi et Lumière »¹ avec lesquelles je suis lié, depuis leur origine en 1971.

D'une certaine manière, quand j'ai commencé l'Arche en 1964, j'étais un peu idéaliste. Je pensais qu'on pouvait commencer une communauté comme je l'avais fait, sans beaucoup d'aide extérieure. J'encourageais des gens à commencer, et ils le faisaient. Très vite, de grosses difficultés surgissaient. J'avais commencé l'Arche avec le Père Thomas Philippe, mais le plus souvent les autres fondateurs étaient seuls, et ils auraient eu besoin de ma part de plus de soutien et de disponibilité. Durant ces dix dernières années, j'ai pu constater combien les directeurs et les communautés ont besoin d'être soutenus, accompagnés et interpellés pour accomplir leur tâche et rester ouverts et fidèles à leur vocation ; combien, les assistants eux

1. « Foi et Lumière » regroupe des communautés dont les membres se retrouvent régulièrement pour des temps de célébration et de prière. Elles sont composées de parents, avec leur fils ou leur fille ayant un handicap mental, et de leurs amis. Ces communautés s'étendent maintenant au monde entier, et sont devenues une grande famille. Pour plus de renseignements, écrire au Secrétariat international de « Foi et Lumière », 90, avenue de Suffren, 75015 Paris.

aussi en ont besoin pour faire le passage d'une vie d'indépendance dans la société à une vie en communauté, et combien ils ont besoin, également, d'un guide spirituel. Il semble qu'ils peuvent s'engager davantage lorsqu'un prêtre ou un pasteur fait partie de la communauté. Je me suis largement étendu sur tous ces aspects dans cette nouvelle édition.

J'ai aussi longuement développé la question de la mission en communauté. Ce qui avait été écrit sur ce sujet dans les deux premiers chapitres de la première édition a été repris et développé, et constitue la base du troisième chapitre dans cette nouvelle édition. Pendant ces dernières années, des communautés œcuméniques se sont développées à l'Arche et à « Foi et Lumière » en Angleterre, Scandinavie, Allemagne, Amérique du Nord, Suisse et Australie. Elles m'ont beaucoup appris sur la souffrance et l'espérance que vivent de telles communautés.

C'est pourquoi j'ai corrigé et complété de nombreux passages de ce livre, l'expérience de la vie quotidienne en communauté ayant clarifié et précisé ma pensée.

Cette nouvelle édition est un travail communautaire : à ma demande, beaucoup de personnes de l'Arche ont envoyé leurs réflexions et leurs suggestions. Je remercie tous ceux qui ont apporté un nouvel éclairage à ce livre.

D'une façon particulière je remercie les sœurs du Carmel de Cognac qui ont traduit en français toutes les corrections faites sur l'édition anglaise, et d'autre part, Alix Moreaux qui a relu et corrigé le manuscrit avec beaucoup de soin. Leur travail compétent et dévoué a permis à cette édition française de voir le jour rapidement.

Je pense que, dans les années à venir, j'aurai beaucoup d'autres corrections et réflexions à ajouter. Chaque jour, je découvre de nouvelles choses. Ce sera peut-être quelqu'un d'autre qui fera ces corrections. L'important est de grandir en sagesse dans la vie en communauté et de ne jamais se cacher derrière des clichés et des règlements. Et cette croissance signifie toujours une écoute plus attentive, une écoute de Dieu autant que des personnes et des communautés, pour discerner comment celles-ci grandissent, à travers les crises et les tensions, comment elles portent du fruit et deviennent source de vie. Mon espérance est que cette nouvelle édition aide à mieux vivre les exigences de la vie en communauté, afin d'annoncer de façon plus authentique à notre monde la bonne nouvelle de l'amour.

INTRODUCTION

Autrefois, les hommes vivaient en groupes homogènes, tous issus plus ou moins de la même famille, ayant les mêmes racines. Dans ces groupes – la tribu, le village –, ils parlaient la même langue, vivaient des mêmes rites et traditions, avaient le même mode de vie, et acceptaient la même autorité. Ils étaient solidaires entre eux. Cette solidarité venait à la fois de leur chair et de leur sang, et de la nécessité d'une collaboration pour se procurer les biens de la vie et pour se défendre contre les attaques des ennemis voisins et les dangers naturels. Il y avait entre les gens du même groupe une unité qui s'enracinait dans les profondeurs de l'inconscient.

Les temps ont changé. La société moderne est issue de la désintégration de ces groupements plus ou moins naturels ou familiaux. Ceux qui maintenant vivent dans la même localité ne font plus partie d'un groupe homogène. Les villes sont faites de voisins qui s'ignorent, et il en sera bientôt ainsi des villages. Les gens vivent dans une société pluraliste, et beaucoup d'enfants aujourd'hui sont issus de mariages interculturels. Dans ces villes où la solidarité n'existe plus, chacun s'enferme, par peur des voisins et des intrus, derrière les murs de sa maison. La communauté humaine n'est plus au niveau de la rue, du quartier ou du village. Il y a un brassage de peuples, de religions et de philosophies, dû à la mobilité.

« A l'heure actuelle, les gens sont attirés par les villes suffisamment grandes et compliquées pour pouvoir satisfaire tous leurs désirs matériels. Ils préfèrent aussi avoir une famille restreinte qui rende possible la mobilité. La sociologie en vogue fait de nous les victimes de ces " courants " et de ces " tendances ", comme si les malheurs du monde moderne pesaient inévitablement sur nous. Mais non. C'est nous qui avons détruit l'esprit de communauté, le jour où notre hiérarchie personnelle des valeurs s'est trouvée en opposition avec ce que représente cet esprit de communauté réel et profond. Nous désirons la communauté, mais nous désirons encore

plus tous les avantages sociaux et économiques, que la mobilité individuelle peut apporter ¹. »

La perte de la confiance dans la communauté et dans les valeurs traditionnelles incite les gens à vivre dans un individualisme acharné : c'est une lutte continuelle pour gravir l'échelle de la réussite sociale et pour se suffire à soi-même. Les répercussions sur la vie de famille en sont désastreuses : la grande famille n'existe plus, elle se réduit à la famille « nucléaire » avec un ou deux enfants, où l'homme et la femme travaillent pour gagner le plus d'argent possible. Lorsque le mari ou la femme attend trop de l'autre, et veut qu'il comble tous ses besoins affectifs, il y a un gros risque de rupture. Et c'est à cela que nous assistons aujourd'hui : les familles se brisent. L'individualisme devient encore plus farouche et il s'ensuit une terrible solitude, à laquelle on cherche une certaine diversion en travaillant encore plus, pour gagner encore plus d'argent, pour réussir encore mieux et pour avoir encore plus de distractions, en dehors de toute relation permanente et authentique avec d'autres. Mais ces distractions enferment les gens dans une solitude encore plus profonde, et ils tombent dans un cercle vicieux de souffrance et de tentatives d'oublier cette souffrance.

Mais, bien sûr, on ne peut pas vivre dans l'isolement ou dans un individualisme farouche ; tout le monde a besoin d'amis. Le besoin d'appartenir à une forme ou une autre de communauté est inhérent à la nature humaine, que ce soit à un cercle d'amis, à une famille, un club, un gang, un groupe de militants politiques, à une église ou à n'importe quel autre groupe. Si nous sommes isolés, nous nous desséchons et nous mourons.

*
* *

Aujourd'hui plus qu'il y a dix ans, lors de la première édition de ce livre, beaucoup de gens crient vers une communauté authentique, même s'ils ont peur de ses exigences. Une communauté où ils puissent vivre ensemble un même idéal, trouver soutien et encouragement mutuels, témoigner de leurs convictions et travailler pour plus de paix et de justice dans le monde.

Au temps où les familles et les tribus étaient bien soudées, les gens n'étaient pas isolés. Il se sentaient en sécurité, mais les parents et ceux qui détenaient l'autorité exerçaient parfois une trop grande domination sur les enfants, au lieu de voir en chacun l'être unique

1. Parker J. Palmer, *A place called community*, Pendle Hill Publications, USA, p. 7-8.

et capable d'atteindre sa propre liberté. La conscience personnelle était, en quelque sorte, sacrifiée à la conscience du groupe.

Aujourd'hui, la puissance du groupe et le sentiment d'appartenance ont disparu; il y a un réveil de la liberté personnelle qui a conduit de fait à un individualisme farouche, mais qui pourrait aussi réveiller un désir plus profond de la communauté et de l'appartenance, orienté vers le développement de la conscience personnelle et non vers sa suppression. Mais le risque serait qu'il donne naissance à des formes de pouvoirs totalitaires pour « sauver du chaos », donner sécurité et préserver l'identité du groupe.

« J'en suis venu à croire, écrit David Clark, que s'ils perdent le sens profond de la communauté, les hommes dépériront et mourront. La communauté est le fondement de la société humaine, le sommet de l'interdépendance, le chemin le plus rapide vers l'unité : terme de notre cheminement. Comme l'écrit Parker Palmer : " La communauté signifie davantage que le plaisir d'être ensemble. Cela veut dire et cela a toujours voulu dire la survivance de l'espèce. " Sans une expérience poursuivie et enrichissante de vie communautaire et une certaine vision de son visage de gloire pour nous aider à toujours aller de l'avant, nous ne survivrons pas ². »

Dans quel sens l'humanité va-t-elle évoluer? Tel est le défi de cette fin du XX^e siècle.

*
* *

Les enfants souffrent d'une profonde insécurité quand les liens de leur famille sont brisés, quand leurs parents sont divorcés ou séparés ou quand ils n'ont qu'un seul parent, ou encore parfois quand ils sont des enfants adoptés. De même les enfants qui sont nourris de télévision, de mass media, de psychologie de vulgarisation, perdent le sens des valeurs et n'ont plus de racines. Ils peuvent avoir beaucoup de dons, de talents et de richesses, mais ils sont incapables de faire un choix et d'orienter leur vie. Sous bien des angles, ils se sentent perdus.

Les mass media donnent continuellement des nouvelles du monde : guerres, oppression, armements, faim, catastrophes, extension du SIDA et inégalités de toutes sortes. Les jeunes ne savent que faire de tant d'informations effrayantes et perturbantes. Ils se sentent impuissants et coupables. Le monde leur apparaît chaotique.

Aujourd'hui, les jeunes sont différents de ceux des années soixante

2. David Clark, *Yes to life*, Londres, Fount Paperbacks, 1987, p. 22.

ou soixante-dix. A cette époque ils cherchaient un autre mode de vie, des communautés alternatives, une autre société. Ils pensaient pouvoir faire quelque chose en rejetant les structures anciennes et en prenant le risque d'en construire de nouvelles. C'était un temps d'expansion économique. Maintenant, en cette fin des années quatre-vingt, les jeunes ne peuvent plus et ne veulent plus prendre de risques. Ils se sentent trop dans l'insécurité, sans racines, incertains de ce qu'ils veulent. Ils se sentent impuissants et coupables devant la somme de souffrances et de problèmes dans le monde. Ils ne voient aucun moyen de travailler à un monde meilleur. Beaucoup deviennent apathiques, tombent dans la dépression et cherchent des compensations dans des gangs, le hard-rock, la drogue ou dans des relations sexuelles irresponsables. Ils cherchent désespérément à remplir le vide de leur vie. Ou bien, pour trouver la sécurité à tout prix, ils rentrent dans les structures, travaillent avec acharnement pour trouver du travail et s'efforcent d'oublier tout le reste. C'est ainsi que le pendule oscille d'un côté à l'autre.

Ayant vécu dans l'insécurité d'une famille brisée, ou dans une famille sans chaleur et sans amour, les jeunes ont un besoin désespéré de communautés où ils puissent retrouver leur moi profond, où ils puissent trouver des valeurs qui donnent un sens et une structure à leur vie. Ils se trouvent aujourd'hui devant ces différentes options : ou bien l'insécurité, avec toute l'angoisse qu'elle implique; ou bien les fausses sécurités du travail ou du pouvoir, les valeurs du monde ou des sectes fermées; ou bien l'appartenance à une communauté qui leur permette de se trouver eux-mêmes, de s'ouvrir de plus en plus et de croître vers un amour universel.

Je ne suis pas sûr que, de nos jours, les responsables de la société et de l'Église soient suffisamment conscients des changements qui s'opèrent chez les jeunes et dans le monde et qui révèlent, à travers l'angoisse et la solitude, une immense soif d'appartenance.

Mais ce cri n'est pas seulement celui des jeunes, c'est celui de tous. Il est un signe prophétique de ce qui manque dans le monde et dans l'Église.

* * *

Évidemment, ceux qui se sentent seuls et perdus dans le monde risquent de créer ou de chercher des communautés qui, de prime abord, ressemblent à des sectes. Pour surmonter les forces d'angoisse qu'ils portent en eux, ils veulent quelque chose d'absolu, l'image d'un père ou d'une mère fort et tout-puissant, des valeurs sûres, des lois très strictes. Ils risquent de se lancer, sans discernement et sans mesure, dans l'action, ou dans la prière ou l'austérité, avec un radicalisme qui peut aller jusqu'au fanatisme. Les communautés de

ce type sont parfois jugées dangereuses, à cause de leur manque de sagesse, d'ouverture et de respect de la liberté des personnes. Et c'est vrai. Mais il faut se rappeler à quelle profondeur de souffrance et d'insécurité se trouvent certains jeunes. Ils ont besoin de communautés parfois un peu fermées pourvu qu'elles soient dirigées avec sagesse. Il s'agit, en effet, d'aider ces jeunes à intégrer l'idéal communautaire dans leur cœur et leur esprit, à développer leur liberté intérieure et leur capacité de choisir. Il faut qu'ils apprennent peu à peu à se laisser guider intérieurement par l'amour plutôt que, de l'extérieur, par des lois rigides. Il faut les acheminer vers la communauté véritable qui les aidera à devenir des hommes et des femmes de prière et de compassion, ouverts aux autres et au monde, spécialement aux pauvres, aux opprimés, aux vulnérables, à ceux qui se sentent perdus, et à devenir ainsi des artisans de paix.

* * *

De nos jours, beaucoup prennent conscience qu'il n'est plus possible de vivre isolés les uns par rapport aux autres, chaque groupe ou chaque pays retranché derrière ses frontières; que l'ensemble de l'humanité, si morcelée et divisée soit-elle en groupes qui s'opposent, ne forme néanmoins qu'une seule famille. Groupes, tribus et nations ne peuvent plus être en conflit les uns avec les autres : la guerre est trop dangereuse! Pour ce qui regarde notre économie et nos découvertes scientifiques, nous sommes interdépendants; nos vies sont plus ou moins tissées ensemble. Grâce à la télévision, aux satellites et à la radio, nous savons immédiatement ce qui se passe dans le monde. L'humanité est *un* corps, et, dans le corps, chaque membre est important : chaque peuple, chaque race, chaque pays a un don à apporter pour que l'humanité vive en paix et atteigne sa plénitude. Lorsque des groupes, des nations ou des races se coupent des autres ou cherchent à dominer en imposant leur culture, leur idéologie, leur mode de vie, en voulant supprimer l'identité culturelle d'un autre peuple, non seulement ils blessent ce peuple, mais ils se blessent eux-mêmes et ils blessent l'humanité entière.

Aujourd'hui plus que jamais, nous sommes appelés à prendre conscience de l'unité fondamentale de la famille humaine et à aider chaque groupe de personnes à trouver son identité et sa place dans cette famille, et à s'ouvrir de plus en plus aux autres.

* * *

Pour les groupes, les communautés et les nations comme pour les individus, le danger est de se refermer sur soi. C'est ce que fait

un petit enfant lorsqu'il ne se sent pas désiré, reconnu, apprécié en lui-même. Son cœur vulnérable est blessé. Et parce qu'il est fragile, faible, et qu'il ne peut pas se tirer d'affaires tout seul, il s'enferme, par peur, derrière des barrières qui le protègent. A l'intérieur de cette petite forteresse, l'enfant se sent coupable et en colère; il cherche souvent à se faire mal parce qu'il sent qu'il n'est pas bon, ou bien il cherche à faire mal aux autres pour se venger de sa souffrance et de sa solitude. La peur isole et conduit à l'agression, aux conflits, à la jalousie, à la rivalité et à la compétition. Les familles, les communautés et les nations peuvent vivre ce même processus de fermeture derrière des frontières et des barrières de protection. Si elles acceptent alors de s'ouvrir, c'est qu'elles se sentent assez puissantes pour dominer les autres pour servir leurs propres intérêts et imposer leurs idées, et non dans un désir d'unité et de communion.

Nous avons une telle peur des différences, une telle peur de perdre notre identité! Une communauté ou un peuple qui se rapproche réellement des autres en laissant tomber ses barrières risque de prendre peur : il craint de perdre son identité, ses valeurs propres et son sens d'appartenance. Alors, il se referme à nouveau sur lui-même.

*
* *

Pour chaque personne comme pour chaque communauté, l'important est de savoir comment rester enraciné dans sa foi, son identité et sa propre communauté, et en même temps de grandir, de donner la vie aux autres et la recevoir d'eux. Lorsque les membres d'une communauté demeurent au niveau des symboles et des éléments humains, rationnels, légaux et actifs de leur foi, qui apportent cohésion, sécurité et unité, ils risquent de se refermer sur eux-mêmes et de mourir peu à peu. Mais si leur foi s'ouvre d'une part à la dimension mystique, c'est-à-dire, à l'expérience de l'amour de Dieu présent dans la communauté et dans le cœur de chacun et, d'autre part, à ce qui unifie tous les êtres humains et surtout les pauvres, les faibles et les opprimés, alors leur cœur s'ouvrira de plus en plus.

Cet enracinement en Dieu, source de toute vie et de tout amour, donne une très grande force aux personnes et aux communautés. C'est en même temps très exigeant car cela nous demande de vivre dans la pauvreté, et l'insécurité, en mettant notre sécurité et confiance en Dieu. Et c'est justement cela dont nous avons peur : la pauvreté, l'insécurité, la vulnérabilité.

Les disciples de Jésus sont appelés à prendre le risque fondamental de la confiance et de la foi. La vulnérabilité, la souffrance

et le rejet qui peuvent s'ensuivre apparaissent comme un danger réel parce qu'ils peuvent entraîner la mort de la communauté. C'est ce risque fondamental que Jésus a pris : accepter la vulnérabilité, l'insécurité et la mort, en mettant toute sa confiance dans la puissance du Père et la Résurrection. La croix est le passage obligé vers la splendeur de la gloire. Les disciples de Jésus sont appelés à croire que la non-violence, la pauvreté, l'accueil des autres et le pardon sont les plus sûrs moyens de recevoir la vie de Dieu et de devenir sources de vie, de paix et d'unité pour le monde. C'est dans notre faiblesse que se manifeste la puissance de Dieu, par l'Esprit Saint, le Paraclet. Le paradoxe, pour les disciples de Jésus, est qu'ils ne peuvent vivre et donner la vie que s'ils acceptent de mourir : « En vérité, en vérité je vous le dis, si le grain de blé ne tombe en terre et ne meurt, il reste seul; s'il meurt, il porte beaucoup de fruit » (Jn 12, 24-25).

Aujourd'hui, les jeunes cherchent des communautés qui ne soient pas fermées, mais ouvertes à une dimension universelle et internationale; qui ne soient pas limitées à leur propre culture, qui ne soient pas des ghettos, mais qui soient ouvertes à la souffrance et aux injustices du monde. C'est pourquoi ils vont en foule à Taizé ou cherchent à faire partie de groupes internationaux. C'est pourquoi aussi tant de communautés nouvelles se sentent appelées à fonder des communautés-sœurs dans les pays en voie de développement, comme si une communauté ne pouvait pas subsister dans sa propre culture sans être liée à des communautés semblables dans d'autres cultures. Et ce n'est pas seulement dans le désir de « faire du bien » aux pays du tiers monde, mais aussi pour découvrir et recevoir les dons de ces pays, moins développés sur le plan économique, mais qui, souvent, ont conservé un sens plus profond et vrai de l'humanité.

* * *

Pendant des siècles, les communautés ont été institutionnellement liées à des églises mais aujourd'hui, en beaucoup d'endroits, l'influence de ces églises diminue. Beaucoup de jeunes trouvent qu'elles sont « à côté de la plaque », coupées de la réalité du monde. Et, en même temps, l'écroulement de la famille, les injustices spécialement dans le tiers monde, font rejaillir l'appel à un véritable « être ensemble » au sein de l'Église. Cela est évident partout mais particulièrement en Amérique latine avec les communautés de base. Au cours du Synode de l'Église catholique sur les laïcs, en 1987, pour la première fois dans un document officiel, la paroisse a été appelée « une communauté de communautés ». Oui, il y a une nouvelle compréhension de la communauté comme lieu de la ren-

contre avec Dieu, ou, selon Martin Buber, comme « lieu de la théophanie »³. C'est le lieu de l'appartenance, de l'amour et de l'accueil, du souci des autres et de la croissance dans l'amour. L'individualisme et le matérialisme conduisent à la rivalité, à la compétition et au rejet du faible; la communauté achemine vers l'ouverture et l'accueil. Si la communauté n'existe pas, les cœurs se ferment et meurent.

Aujourd'hui, certains voient une opposition entre *la vieille église institutionnelle*, apparemment stérile, coupée du monde, à la recherche de bâtiments et préoccupée surtout du nombre de pratiquants et de l'assistance à la messe, et *les communautés nouvelles*, pleines de vie et d'enthousiasme, prenant des risques, ouvertes et accueillantes, se sentant concernées par les grands problèmes du monde : la lutte contre l'injustice, la torture, la drogue, le SIDA; l'action en faveur de la paix et du désarmement, l'écologie, une meilleure distribution des richesses, la libération de la femme, les personnes avec un handicap, etc. Cette opposition apparente a toujours été une difficulté. Peu après la mort de Jésus, saint Jacques s'insurge contre les chrétiens qui se sont trop institutionnalisés et qui rejettent les pauvres⁴. Les communautés de François d'Assise semblaient si vivantes par rapport à l'Église bien établie de ce temps! Mais nous savons qu'avec le temps, toute communauté risque de se fermer et de devenir une institution sans âme, régie par des lois. Les communautés nouvelles d'aujourd'hui peuvent devenir les institutions fermées et stériles de demain.

Mais même si des institutions, des églises ou des paroisses paraissent enfermées en elles-mêmes, cela ne veut pas dire qu'elles soient mortes ni qu'elles doivent être supprimées. L'institution fait partie du corps de toute société : elle est comme les os dans le corps. Les os peuvent être desséchés, le corps peut être malade et réduit à l'état de squelette, il a quand même besoin de la structure des os. L'institution est vivante et en bonne santé dans la mesure où elle est ouverte aux personnes, à l'amour et aux inspirations de l'Esprit Saint. Elle est là pour qu'il y ait des ministres ordonnés comme bergers dans et pour les communautés afin de leur donner la nourriture spirituelle et sacramentelle dont elles ont besoin pour leur approfondissement et leur croissance. Karl Rahner écrivait :

« Si (...) les communautés de base deviennent peu à peu indispensables – sans elles, en effet, étant donné la situation actuelle et celle des années à venir, l'église institutionnelle irait en s'amenuisant

3. « Nous attendons une théophanie, dont nous ne connaissons que le lieu, et ce lieu s'appelle communauté. » (Martin Buber, cité par Parker J. Palmer, *op. cit.*, p. 4.)

4. Épître de saint Jacques.

de plus en plus – l'église hiérarchique a la tâche et le devoir de les stimuler, et de contribuer à leur formation et à leur activité missionnaire nécessaire (...). Si la communauté de base est réellement chrétienne et authentiquement vivante, si elle est l'expression d'une libre option de foi au milieu d'un monde sécularisé, où le christianisme ne peut presque plus se transmettre par la tradition sociale, alors, c'est toute l'organisation ecclésiale qui se trouve au service de ces communautés. Elles ne sont pas des moyens servant aux fins d'une bureaucratie ecclésiastique qui se défendrait pour survivre ⁵. »

Bien sûr, si l'institution est pour les personnes et les communautés, les communautés sont là pour tout le corps : elles donnent vie à l'institution et, ensemble, institution et communautés sont là non pour s'enfermer en des ghettos chaleureux où l'on se contente de prier, mais pour devenir des sources de vie pour le monde. Dans sa première encyclique *Redemptor hominis*; Jean-Paul II écrit : « La personne est la première route et la route fondamentale de l'Église ⁶. » Comme Jésus, l'Église est appelée à annoncer la bonne nouvelle aux pauvres et la libération aux prisonniers et aux opprimés; à rendre la vue aux aveugles. Elle est appelée à donner la vie et à aider les personnes à grandir vers une liberté et une plénitude intérieure plus grandes, afin que tous soient un.

* * *

Dans ce livre, le terme « communauté » est essentiellement réservé à des regroupements de personnes qui ont quitté les lieux où elles vivaient jusque-là, pour venir habiter avec d'autres sous un même toit, créer entre elles des relations interpersonnelles, vivre et travailler selon une vision nouvelle de la personne humaine et de ses relations avec ses semblables et avec Dieu. C'est un sens restrictif. D'autres pourront donner au mot « communauté » un sens plus large.

Ce livre s'adresse surtout à ceux qui vivent ou veulent vivre en communauté, mais bien des choses s'y appliquent également à la vie familiale, où les deux éléments essentiels de la vie communautaire se retrouvent : d'une part les relations interpersonnelles et le sentiment d'appartenance, et d'autre part le fait d'être orientés ensemble vers un but et un témoignage de vie. De la même façon, une bonne partie de ce livre peut s'appliquer à des personnes entre lesquelles des liens profonds se sont créés, et qui, tout en ne vivant

5. Karl Rahner, *The shape of the Church to come*, SPCK, 1974, p. 114-115.

6. *Redemptor hominis*, n° 14.

pas ensemble, se retrouvent régulièrement pour partager leur idéal, prier, trouver encouragement et soutien mutuels, et être pour le monde des témoins de l'amour et de l'espérance. J'espère que de nombreux passages de ce livre pourront aussi aider à la construction de communautés dans les écoles, les hôpitaux, les entreprises et les autres secteurs de la société. Je ne crois pas que la création d'une société ou d'une institution juste ne puisse se faire que par le moyen de syndicats équilibrant les forces entre employeurs et employés. Aujourd'hui, beaucoup cherchent à créer des lieux de dialogue dans les entreprises, avec une vraie participation de tous aux décisions et aux bénéfices. N'est-ce pas le commencement d'une recherche de la communauté?

Il est bien évident que presque tout ce que je dis ici est issu de mon expérience quotidienne à l'Arche, la communauté où je vis depuis vingt-cinq ans. Mais j'ai aussi énormément appris en visitant les communautés de l'Arche à travers le monde et en écoutant d'autres personnes qui vivent en communauté.

Les communautés de l'Arche sont particulières, en ce sens que nous nous efforçons de vivre avec des personnes handicapées mentales. Nous voulons certes les aider à croître et à devenir aussi autonomes que possible, mais avant de « faire pour », nous voudrions « être avec ». La souffrance particulière de la personne handicapée mentale, comme de toute personne marginale, est de se sentir exclue, sans valeur, pas aimée. C'est à travers le quotidien de la vie communautaire et l'amour qui doit s'y incarner, qu'elle commence peu à peu à découvrir qu'elle a une valeur, qu'elle est aimée et donc aimable.

J'ai commencé l'Arche en 1964, dans un désir de vivre l'Évangile et de mieux suivre Jésus-Christ. Chaque jour me fait découvrir davantage combien la vie chrétienne doit s'épanouir dans l'engagement d'une vie communautaire et combien la vie communautaire a besoin de la foi, de l'amour de Jésus et de la présence de l'Esprit Saint pour pouvoir s'approfondir. Tout ce que je dis dans ces pages sur la vie communautaire est inspiré par ma foi en Jésus.

Cela ne veut pas dire qu'il n'y ait pas de vie communautaire en dehors du christianisme. Loin de là! L'affirmer irait contre toute expérience humaine et même contre tout bon sens. Dès que des gens se regroupent, et veulent vivre des relations interpersonnelles, une forme de communauté est créée. Mais le message de Jésus invite très explicitement ses disciples à s'aimer et à vivre de quelque façon la communauté.

Étant proche de beaucoup de personnes attirées par la communauté, par de nouveaux modes de vie, je réalise la grande ignorance qui existe concernant la vie communautaire. Beaucoup semblent croire qu'il suffit de mettre sous le même toit quelques personnes

qui s'entendent « à peu près » ou qui soient engagées par rapport à un même idéal, pour qu'il y ait communauté. Le résultat est parfois désastreux ! La vie communautaire n'est pas simplement faite de spontanéité ni uniquement de lois. Elle nécessite une certaine discipline et une nourriture particulière. Il y a des conditions précises, nécessaires, pour que cette vie communautaire puisse s'approfondir et s'épanouir à travers les crises, les tensions et les « bons moments ». Si ces conditions ne sont pas là, toutes les déviations sont possibles, qui amèneront finalement la dispersion de la communauté ou « l'esclavage » de ses membres.

Ces pages voudraient clarifier les conditions nécessaires à une vie communautaire. Elles ont été écrites non comme une thèse, ou un traité de vie communautaire, mais sous forme de flashes. Ce sont des pistes de réflexion, que j'ai découvertes non pas dans des livres mais dans le quotidien, à travers mes erreurs, mes échecs, mes fautes même, à travers les inspirations de Dieu et celles de mes frères et sœurs, à travers des moments d'unité entre nous et aussi à travers des tensions et des souffrances. La vie communautaire est rude ; elle est aussi une merveilleuse aventure et peut devenir source de vie. Je souhaite que beaucoup puissent vivre cette aventure qui est finalement celle de la libération intérieure : la liberté d'aimer et d'être aimé.

« Comme le Père m'a aimé, Moi aussi je vous ai aimés ; demeurez en mon amour. Voici mon commandement : aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés. Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis » (Jn 15, 9.12.13).

Chapitre 1

UN CŒUR, UNE AME, UN ESPRIT

La communauté, lieu d'appartenance

La communauté est un lieu d'appartenance, un lieu où on trouve sa terre et son identité. Bien sûr, on peut appartenir à autre chose qu'à une communauté : un gang, une secte, un club, un groupe de militants ou encore à d'autres organisations, les paroisses comme les églises sont aussi un lieu d'appartenance pour beaucoup. La toute première communauté à laquelle on appartient est une famille. Un enfant appartient à sa mère. Cette appartenance initiale de l'enfant à sa mère, dès qu'elle le porte, est si profonde que certaines mères pensent avoir le droit de vie et de mort sur leur enfant, comme si l'enfant n'avait pas une vie propre dès le sein de sa mère.

Quand un enfant a le sentiment de n'appartenir à personne, il souffre d'un isolement épouvantable qui se manifeste par de l'angoisse. L'angoisse est comme une agitation intérieure qui affecte tout le corps, et qui modifie les fonctions digestives et le sommeil, met dans la confusion, fait perdre toute notion de ce qui est à faire et de la manière de le faire. Elle referme l'enfant sur lui-même dans un sentiment intolérable d'inutilité et de mort, de colère et de haine. Un enfant qui ne se sent pas aimé croit qu'il n'est pas aimable, qu'il n'est pas bon, qu'il est mauvais. L'isolement se transforme rapidement en culpabilité.

Mais lorsqu'un enfant est aimé, regardé comme précieux, écouté, touché avec respect, il est en paix. Il sait qu'il appartient à quelqu'un. Il se sait porté, protégé, gardé; il s'ouvre sans crainte.

*
* * *

Le désir le plus profond d'un enfant est d'être en communion avec son père et sa mère. Ce besoin de communion avec une autre

personne est ce qu'il y a de plus fondamental dans l'être humain; il est à l'origine de tous les autres besoins et désirs. Si cette soif d'appartenance et de communion n'est pas comblée, alors monte en lui l'angoisse, avec toutes sortes de sentiments de culpabilité, de dépression, de colère, de haine de soi et des autres. Et cette souffrance peut devenir tellement insupportable que l'enfant, s'il est assez fort, fait tout ce qu'il peut pour l'étouffer, la cacher, l'oublier en vivant de rêves, en comblant le vide par des activités, des distractions et du bruit. Alors, ce sentiment de vide et d'isolement, ainsi que toute sa souffrance, sont enfouis dans un recoin très caché de son être, une sorte de tombeau sur lequel une pierre est roulée. Toutes ces misères sont enterrées, mais avec elles, c'est son cœur lui-même, son cœur blessé, assoiffé de communion, qui est enterré. A partir de ce moment-là, certains enfants parviennent à vivre, à réaliser quelque chose, à remporter parfois des succès, à être admirés et à trouver leur indépendance. A la place de la communion et de l'amour, ils cherchent l'admiration. D'autres enfants tombent dans une profonde dépression et se révoltent contre leurs parents et contre le monde qui les entoure; ils cherchent des compagnons avec lesquels ils puissent vivre en marge de la société. Mais, dans tous ces cas, l'enfant continue, au plus profond de lui-même, à être dominé par des forces inconscientes, par ce sentiment de culpabilité caché dans la tombe de son être.

* *

Chaque personne a son histoire personnelle qui la rend unique. Elle peut avoir été acceptée ou rejetée, avoir tout un passé de souffrance intérieure et de relations difficiles avec ses parents. Mais en tout être humain il y a un ardent désir, en même temps qu'une certaine peur, de la communion et de l'appartenance. L'amour est ce que nous désirons le plus et en même temps ce dont nous avons le plus peur. Il nous rend vulnérables et nous ouvre, mais c'est alors que nous pouvons être blessés par le rejet et la séparation. Nous pouvons avoir peur de l'amour, parce que nous avons peur de perdre notre liberté et notre créativité. Nous désirons appartenir à un groupe, mais en même temps nous avons peur d'y trouver une certaine mort parce que nous ne serons peut-être plus regardé comme unique. Nous désirons l'amour, mais nous avons peur de la dépendance et de l'engagement qu'il implique. Nous avons peur d'être utilisé, manipulé, étouffé, détruit. Par rapport à l'amour, à la communion et à l'appartenance avec toutes leurs exigences, nous sommes tous ambivalents.

* *

Par suite des circonstances et pour combler leurs besoins personnels et ce qui leur a manqué dans leur enfance, certains cherchent, presque à n'importe quel prix, un lieu d'appartenance. Ils se sentent tellement seuls qu'ils sont prêts à sacrifier leur conscience et leur croissance personnelles pour faire partie d'un groupe. D'autres ont peur de l'appartenance, peur que le groupe étouffe et écrase ce qui est le plus précieux en eux : leur conscience personnelle, leur unicité et leur soif de communion. Cette phobie à l'égard de toute forme de groupe les empêche de vivre en communauté. Ils ont besoin de leur indépendance, ce qui ne les empêche pas d'aimer les autres, d'être compatissants et d'assumer des responsabilités; ils ont seulement besoin d'un grand espace personnel.

* * *

Il y a une grande différence entre les gens des pays plus pauvres, où la famille au sens large est forte et bien soudée, et ceux de l'Occident où la famille est en train de se disloquer et où les gens sont encouragés à vivre de manière très individuelle, à gravir l'échelle du succès, à rechercher la richesse, le pouvoir et la plus grande indépendance possible. Les premiers ont un sentiment d'appartenance, de sécurité, de paix, mais parfois leur conscience personnelle, leur liberté et leur créativité ne sont pas développées. Ils sont en quelque sorte prisonniers du groupe. Les derniers se sentent souvent seuls et dans l'insécurité; ils n'ont pas beaucoup le sens de l'appartenance et ils sont parfois confus par rapport à leur identité et aux valeurs morales.

Souvent, ils compensent leur insécurité en construisant des barrières autour de leur cœur et en développant leur capacité de faire des choses et, par là, de se suffire à eux-mêmes. Dans les deux cas, il y a un manque de véritable liberté intérieure.

* * *

Quand je vois les villages africains, je réalise qu'à travers leurs rites et leurs traditions, ils vivent la vie communautaire. Chacun a le sentiment d'appartenir aux autres : celui qui est de la même ethnie ou du même village est vraiment un frère. Je me rappelle Mgr Agré, évêque du Mans, rencontrant un douanier à l'aéroport d'Abidjan; ils se sont embrassés comme des frères car ils étaient du même village. Ils s'appartenaient en quelque sorte l'un à l'autre. Les Africains n'ont pas besoin de parler de la communauté, ils la vivent intensément.

J'ai entendu dire que les aborigènes d'Australie ne désirent rien de notre monde technique, sauf les voitures qui leur permettent de

rendre visite à ceux de leur tribu. La seule chose importante pour eux est ce lien de fraternité qu'ils nourrissent. Il y a, paraît-il, une telle unité entre eux qu'ils savent, même séparés par des centaines de kilomètres, quand l'un meurt. Ils le sentent dans leurs entrailles.

René Lenoir dans son livre *Les Exclus*¹ parle des Indiens du Canada : si on promet devant un groupe d'enfants un prix à celui qui donnera le premier la réponse à une question, ils se mettent tous ensemble à chercher puis, s'étant mis d'accord, tous d'une même voix crient la réponse. Pour eux, il serait intolérable que l'un gagne et que la majorité perde; celui qui gagnerait se séparerait du reste de ses frères. Il aurait gagné le prix mais il aurait perdu la communauté.

Notre civilisation occidentale est une civilisation de compétition. Dès l'école l'enfant apprend à « gagner »; ses parents sont ravis quand il est le premier. C'est ainsi que le progrès matériel individualiste et le désir de monter en grade pour un prestige plus grand ont pris le pas sur le sens de la communion, de la compassion, de la communauté. Il s'agit maintenant de vivre plus ou moins seul dans sa petite maison, gardant jalousement ses biens et cherchant à en acquérir d'autres, avec à la porte un écriteau « chien méchant ». C'est parce que l'Occident a perdu le sens de la communauté qu'ici et là de petits groupes jaillissent qui essaient de retrouver ce qui a été perdu.

Nous avons beaucoup à apprendre de l'Africain et de l'Indien. Ils nous rappellent que l'essentiel de la communauté, c'est un sentiment d'appartenance. Certes, il arrive que ce sens de l'appartenance les empêche de regarder avec amour et objectivité les autres groupes. C'est alors la guerre entre tribus et religions. Parfois aussi la vie communautaire africaine reste basée sur la peur. Le groupe, la tribu donnent la vie et un sentiment de solidarité, ils protègent et sécurisent mais ne sont pas toujours libérants. Si on se coupe d'eux, on est seul avec ses peurs et sa propre blessure, face aux forces adverses, aux mauvais génies et à la mort. Ces peurs se concrétisent autour des rites ou des fétiches qui ont un pouvoir de cohésion. La vraie communauté, elle, est libérante.

* * *

J'aime ce passage de l'Écriture : Je lui dirai : « Tu es mon peuple » et lui me dira : « Mon Dieu! » (Os 2, 25).

Je me rappelle un des disciples de Martin Luther King, disant à une assemblée de plusieurs milliers de noirs à Chicago, au début

1. Le Seuil, Paris, 1974.

des années soixante-dix : « Mon peuple est humilié. » Mère Térésa dit : « Mon peuple a faim. »

Mon peuple, c'est ma communauté, la petite communauté de ceux qui vivent ensemble mais aussi la communauté plus grande qui est autour et pour laquelle on est là. Ce sont ceux qui sont inscrits dans ma chair comme je suis inscrit dans la leur. Que nous soyons loin ou proches, mon frère, ma sœur restent inscrits à l'intérieur de moi. Je les porte et ils me portent, et quand on se retrouve, on se reconnaît. Nous sommes faits les uns pour les autres, faits de la même terre, membres d'un même corps. Le terme « mon peuple » ne veut pas dire que je suis dans un état de supériorité à leur égard, que je suis leur berger et que je m'occupe d'eux. Cela veut dire qu'ils sont à moi comme je suis à eux. Nous sommes tous solidaires. Ce qui les touche me touche. Le terme « mon peuple » n'implique pas qu'il y en ait d'autres que je rejette. Non, « mon peuple » est ma communauté constituée par ceux qui me connaissent et qui me portent. Il peut et doit être un tremplin vers l'humanité tout entière. Je ne peux pas être un frère universel si je n'aime pas d'abord « mon peuple ».

* * *

Plus on chemine personnellement vers la guérison et l'unité intérieure, plus ce sentiment d'appartenance grandit et s'approfondit. Et pas seulement l'appartenance aux autres et à une communauté mais à l'univers, à la terre, à l'air, à l'eau, à tous les vivants, à toute l'humanité. Si la communauté donne à la personne un sentiment d'appartenance, elle l'aide aussi à assumer sa solitude dans une rencontre personnelle avec Dieu. Par là encore, la communauté est ouverte à l'univers et à tous les hommes.

* * *

Nous appartenons tous à l'univers; tous nous recevons quelque chose de lui et lui donnons quelque chose. Nous faisons tous partie d'un tout. Le danger aujourd'hui est de l'oublier et de se croire le centre du monde, de penser que les autres sont là pour nous. Il nous faut mourir à cette forme d'égoïsme destructeur pour renaître à un amour qui nous apprend à recevoir et à donner.

* * *

Dans beaucoup de groupes et de clubs de toutes sortes (politiques, sportifs, professionnels ou de loisirs) on trouve une certaine sécurité. On est heureux de rencontrer d'autres personnes semblables

à soi. On se reconforte mutuellement et on s'encourage. Mais souvent il y a un certain élitisme. On est convaincu d'être meilleurs que les autres, et, bien sûr, on n'accepte pas n'importe qui : il faut une certaine qualification. Souvent ces groupes apportent une certaine sécurité, et un sentiment d'appartenance, mais ils n'encouragent pas la croissance personnelle, l'appartenance n'est pas pour un devenir personnel.

* *

On reconnaît souvent les personnes qui appartiennent à tel club, tel groupe ou telle communauté, à leur façon de s'habiller, spécialement les jours de fête, ou à leur coupe de cheveux, à leur jargon ou à leur accent, aux badges et aux insignes de toutes sortes qu'ils portent. Il semble que le fait de former un groupe implique ce besoin de symboles pour exprimer le fait d'être une même tribu, une même famille, un même groupe.

* *

La communauté, lieu d'ouverture

Les gens se rassemblent parce qu'ils sont de la même chair et du même sang, du même village ou de la même tribu. Certains, à la recherche de sécurité et de confort, s'assemblent parce qu'ils se ressemblent et qu'ils ont la même vision d'eux-mêmes et du monde; d'autres, parce qu'ils veulent grandir dans l'amour universel et la compassion : ce sont eux qui créent vraiment la communauté.

Ce qui distingue une communauté et un groupe d'amis, c'est que dans une communauté nous verbalisons notre appartenance mutuelle et nos liens; nous annonçons nos buts et l'esprit qui nous unit. Nous reconnaissons ensemble que nous sommes responsables les uns des autres, et que ce lien vient de Dieu, qu'il est un don de Dieu. C'est Lui qui nous a choisis et nous a appelés ensemble, dans une alliance d'amour et une sollicitude mutuelle. Un groupe d'amis peut aussi devenir une communauté, lorsque son sens de l'appartenance grandit, qu'il s'ouvre aux autres, et que peu à peu on commence à se sentir vraiment responsables les uns des autres.

* *

Souvent, des personnes se regroupent ou sont regroupées parce qu'elles pensent être une élite, le peuple de Dieu, ceux qui sont les meilleurs, qui possèdent la vérité. Souvent, le fondateur d'un tel groupe ou « peuple » était prophétique et vraiment choisi par Dieu. Il a donné une inspiration, des lois et des traditions qui ont créé

cohésion et unité, qui ont donné aux personnes une certaine unité intérieure et un nouveau sens à leur vie. Le danger est de croire que seul ce fondateur, et aucun autre, était choisi par Dieu.

Notre univers est rempli de quantité d'espèces d'animaux, d'oiseaux, de poissons, de fleurs, de fruits et de plantes, et chacune est l'œuvre de Ses mains. Il en va de même pour les familles, les tribus, les clans et les communautés. Chacune est l'œuvre de Son amour. Aucune famille n'a la vérité tout entière. Elles sont appelées toutes ensemble à vivre dans l'harmonie, à partager leurs dons et à recevoir ceux des autres, à découvrir la longueur et la largeur, la hauteur et la profondeur de la sagesse, de la beauté et de l'amour de notre Dieu.

Si souvent, malheureusement, les groupes ne travaillent pas ensemble pour la gloire de Dieu! Ils se ferment les uns aux autres, chacun étant sûr d'être la race choisie, les bien-aimés de Dieu, la communauté choisie pour renouveler la face de la terre, celle qui seule détient la vérité. Ils ne comprennent pas que chaque communauté est choisie, que chacune est appelée à manifester une parcelle de la gloire de Dieu, mais cela en communion avec les autres. Quand ils ne travaillent pas ensemble, les groupes créent l'apartheid. Rivalité et compétition s'installent, qui mènent à la jalousie; et la jalousie, à son tour, engendre la haine et la guerre. Ce qui avait si bien commencé se termine de façon lamentable. Les groupes religieux et politiques, tout comme les clubs ou n'importe quel autre groupement, se laissent prendre par le désir de « gagner », d'être les meilleurs, de prouver par une certaine puissance qu'ils ont raison. Ils se laissent aveugler par leurs propres intérêts collectifs et leur désir de puissance (ou leur peur de la mort) et sont incapables de voir et d'apprécier la beauté des autres.

Les communautés sont vraiment des communautés lorsqu'elles sont ouvertes aux autres, lorsqu'elles demeurent vulnérables et humbles, lorsque leurs membres grandissent dans l'amour, la compassion et l'humilité. Elles cessent de l'être lorsque leurs membres se referment sur eux-mêmes, sûrs d'être les seuls à posséder la sagesse et la vérité et que par conséquent les autres doivent faire comme eux et se mettre à leur école.

L'attitude fondamentale d'une communauté où se vit une véritable appartenance est l'ouverture, l'accueil et l'écoute de Dieu, de l'univers, des autres personnes et des autres communautés. La vie en communauté est inspirée par l'universel et par la vérité ou le principe de réalité; et elle est ouverte à l'universel; elle est fondée sur le pardon et l'ouverture à ceux qui sont autres, aux pauvres et aux faibles. Les sectes élèvent des murs et des barrières par peur, par besoin de se prouver et de se créer de fausses sécurités. Vivre

la communauté, c'est faire tomber les barrières pour accueillir la différence.

* *

La communauté, lieu d'amour mutuel

Si la communauté est appartenance et ouverture, elle est aussi amour envers chaque personne. En d'autres termes, nous pourrions dire que la communauté est définie par ces trois éléments : *aimer chacun, être liés ensemble et vivre la mission*.

En communauté, on aime chaque personne et non la communauté au sens abstrait : un tout, une institution ou un mode de vie idéal. Ce sont les personnes qui comptent ; c'est de les aimer telles qu'elles sont, et de telle façon qu'elles grandissent selon le plan de Dieu et deviennent sources de vie. Et cela, pas seulement de façon passagère, mais permanente.

Parce que les personnes sont liées les unes aux autres, elles forment une seule famille, un peuple, un troupeau. Et ce peuple a été appelé ensemble à être signe et témoin, à accomplir une mission particulière qui est son charisme et son don.

* *

Beaucoup entrent dans des groupes pour être formés à telle ou telle spiritualité, ou pour acquérir des connaissances sur Dieu et l'humanité. Mais cela n'est pas la communauté, c'est une école. Cela devient une communauté quand on commence à s'aimer les uns les autres et à se préoccuper de la croissance de chacun.

Esther de Waal écrit au sujet de la règle de saint Benoît : « Il est frappant de voir comment l'abbé et le cellérier ont le souci constant des frères, de chacun en particulier, dans toute son unicité, plutôt que de la communauté en bloc, cet idéal qui semble tellement hanter l'idéologie contemporaine. La vie commune ne devient jamais une idée abstraite ou un idéalisme. Saint Benoît aurait sans doute apprécié l'aphorisme de Dietrich Bonhoeffer : « Celui qui aime la communauté détruit la communauté ; celui qui aime les frères construit la communauté ². »

* *

Une communauté qui est plus préoccupée d'elle-même, de paraître parfaite, stable et en sécurité, que des personnes, de leur

2. Esther de Waal, *Seeking God*, Collins/Fount, London, 1984, p. 139.

croissance et de leur liberté intérieure, est comme quelqu'un qui donne une conférence et qui est plus soucieux de la beauté et de la cohérence de son discours que de savoir si l'assistance l'entend et le comprend. C'est comme une belle liturgie que personne ne peut suivre et pendant laquelle on a du mal à prier.

* *
* *

La communauté ne peut jamais avoir le primat sur les personnes. Elle est ordonnée aux personnes et à leur croissance. Sa beauté et son unité viennent du rayonnement de chacune des personnes, de la lumière et de l'amour en elles et de la façon dont elles s'aiment.

Certaines communautés (qui ne sont pas vraiment des communautés mais plutôt des regroupements ou des sectes) tendent à supprimer la conscience personnelle pour qu'il y ait une soi-disant unité plus grande. Elles tendent à empêcher les gens de penser, d'avoir une conscience personnelle; elles tendent à supprimer le secret et l'intimité de la personne comme si tout ce qui s'apparente à la liberté personnelle allait à l'encontre de la conscience d'unité du groupe et constituait une sorte de trahison. Tout le monde doit penser la même chose; on manipule alors les intelligences; c'est un lavage de cerveau. Les personnes deviennent des automates. Cette unité se fonde sur la peur : peur d'être soi-même ou de se trouver seul si on se sépare des autres, peur de l'autorité tyrannique, peur de forces occultes et des représailles (si jamais on se sépare du groupe). La séduction des sociétés secrètes et de certaines sectes est très grande; pour des gens qui manquent de confiance en eux-mêmes et qui ont de faibles personnalités, il est parfois plus sécurisant d'être totalement liés aux autres, de ne penser que ce qu'ils pensent, d'obéir sans réfléchir et d'être manipulés. Le sentiment de solidarité en est d'autant plus grand. La personne profonde démissionne face à la puissance du groupe dont il devient quasiment impossible de sortir. Il y a comme un chantage latent; on compromet les gens de telle façon qu'ils ne peuvent plus partir.

Dans une vraie communauté, chaque personne doit pouvoir préserver le secret profond de son être qu'elle ne doit pas nécessairement livrer aux autres ni peut-être même partager. Il y a certains dons de Dieu, certaines souffrances, certaines sources d'inspiration qui ne doivent pas être livrés à toute la communauté. Et chacun doit pouvoir s'approfondir dans sa conscience personnelle et sa vie spirituelle. C'est précisément là la faiblesse et la force de la communauté : faiblesse car il y a un inconnu, l'inconnu de la conscience personnelle de chacun qui, de par sa liberté, peut s'approfondir dans la gratuité et le don et par là construire la communauté; ou au contraire, être infidèle à l'amour, devenir plus

égoïste, démissionner et nuire ainsi à la communauté; faiblesse aussi car s'il y a primat total de la personne et de son union à Dieu et à la vérité, celle-ci peut, par un nouvel appel de Dieu, trouver une autre place dans la communauté, ne plus assumer la fonction que la communauté pouvait trouver la plus utile, ou même la quitter physiquement. Les voies de Dieu sur une personne ne sont pas toujours les voies purement humaines ou celles décidées par les responsables, celles de la raison humaine et de l'expérience. Mais cette primauté de la personne est également une force car il n'y a rien de plus fort qu'un cœur qui aime et qui se donne gratuitement à Dieu et aux autres. L'amour est plus fort que la peur.

* * *

L'appartenance est pour le devenir. Il arrive qu'un jeune homme ou une jeune fille quitte sa famille parce qu'elle est devenue étouffante et qu'il ou elle a besoin de quelque chose d'autre pour grandir et parvenir à une plus grande maturité. Il en va de même pour la communauté. Elle est ordonnée au devenir et à la croissance de la conscience de la personne. Si pour une raison quelconque, elle devient étouffante, il faudra peut-être prendre le risque de la quitter, si douloureuse que puisse être la séparation. La communauté comme telle n'est jamais une fin en soi. Elle a pour but les personnes, l'amour et la communion avec Dieu. Bien sûr, une telle séparation ne doit pas se faire uniquement parce que la vie en communauté est rude ou parce que le nouveau responsable ne nous plaît pas; elle doit être le résultat d'une longue maturation et d'un vrai discernement.

* * *

Si la communauté n'est pas seulement pour la conscience collective, avec la sécurité que cela apporte, mais pour la croissance de la conscience et de la liberté personnelle, il y aura des moments où certains se trouveront en conflit avec leur communauté. Par peur de ce conflit et de l'isolement qu'il peut provoquer, les uns refuseront de suivre leur liberté personnelle et leur conscience et préféreront ne pas « faire un esclandre »; d'autres choisiront de grandir personnellement mais, en retour, ils connaîtront l'isolement et un certain poids d'angoisse parce qu'ils se sentiront séparés du groupe.

Cela arrive surtout lorsque quelqu'un qui est appelé à la croissance personnelle fait partie d'un groupe qui est devenu tiède, médiocre et fermé sur lui-même. L'isolement et l'angoisse qu'il ressent alors peuvent le conduire à une union mystique plus profonde avec Dieu. Ne trouvant plus de soutien dans le groupe, il crie vers

Lui. « Celui qui a soif, qu'il vienne à Moi et qu'il boive », dit Jésus. Ceux qui souffrent de cette manière trouvent une nouvelle force et un nouvel amour dans le Cœur de Dieu. Leur communion avec le Père s'approfondit.

L'authenticité de cette communion se manifeste dans leur effort constant pour aimer leurs frères et sœurs, dans une grande fidélité, sans juger ni condamner.

* *

La communauté appelle toujours à devenir plus. Certains peuvent être très facilement étouffés et même manipulés par le groupe, ou dominés par une peur terrible d'être rejetés s'ils sont en contradiction avec lui ou apparemment différents des autres. L'appartenance devrait toujours être pour le devenir. La bonne question à se poser est celle-ci : « A qui est-ce que je cherche à plaire ? » Si nous efforçons toujours de plaire à Jésus, et pas seulement au groupe, alors nous grandirons, et la communauté sera pour les personnes. Bien sûr, Jésus veut aussi que nous soyons soumis à un groupe. C'est là que le discernement et la sagesse sont nécessaires.

* *

Les ouvriers se rassemblent en usine pour assurer une production et avoir un salaire qui leur permette de bien vivre. Les soldats se rassemblent en armée pour se préparer à la guerre. Des personnes se rassemblent en communauté parce qu'elles veulent créer un lieu où on s'aime. La communauté n'est pas faite pour produire quelque chose qui lui soit extérieur; elle n'est pas un rassemblement de personnes qui luttent pour une cause. Elle est un lieu de communion, où l'on s'aime les uns les autres et où l'on devient vulnérables les uns par rapport aux autres.

En communauté, on laisse tomber les barrières. Les apparences et les masques disparaissent. Mais cela n'est pas facile. Beaucoup justement ont construit leur personnalité en cachant leur cœur blessé derrière des barrières d'indépendance et une attitude qui veut dire : « Moi, je sais, toi, tu ne sais pas. » Ils sont très actifs et leur activité est l'expression de ce besoin de s'affirmer, de réussir, de contrôler, de faire des projets et d'être reconnus. D'autres ont mis sur leur cœur un masque de dépression, de timidité ou de soumission aux autres; ils n'osent pas laisser leur vraie personne surgir en eux.

* *

Une communauté commence vraiment quand on ne se cache plus les uns aux autres; quand on ne cherche plus à prouver sa valeur, réelle ou prétendue. Les barrières sont tombées, et on peut vivre ensemble une expérience de communion.

Scott Peck parle de cette expérience comme du « miracle » de la communauté. « Une paix toute nouvelle descend sur l'assemblée. Il semble qu'on parle plus doucement et que, pourtant, chose étrange, les voix portent mieux. Il y a des moments de silence mais qui ne traduisent jamais un malaise. Le silence est vraiment accueilli. Il est paisible. Il n'y a plus de frénésie; le chaos est fini. C'est comme si la musique avait remplacé le bruit. Les gens écoutent et entendent. Tout est paisible³. »

*
* *

Communion et collaboration

Dans une communauté, tous sont appelés à collaborer. Le travail doit être fait; il faut acheter la nourriture, cultiver les légumes, préparer les repas, laver la vaisselle, faire le ménage. La prière et le travail doivent commencer à l'heure. Il faut accueillir certains, en renvoyer d'autres, s'occuper des anciens et des malades, former les jeunes, gagner de l'argent ou en recevoir, le dépenser et tenir les comptes, etc. Il est clair que chacun a son travail dont il devra rendre compte à quelqu'un ou à l'ensemble de la communauté. Il faut une organisation bien précise et une discipline dans une communauté, sinon ce sera le chaos et l'inefficacité complète.

C'est surtout vrai quand on vit ensemble; c'est vrai aussi, mais pas autant, dans les groupes de soutien qui ne se retrouvent qu'occasionnellement. Dans une communauté, la collaboration doit trouver sa source dans la communion. C'est parce qu'on s'aime les uns les autres, et qu'on se sent appelés à vivre ensemble, à cheminer vers les mêmes buts qu'on collabore. La collaboration sans la communion devient rapidement un camp de travail ou une usine, où l'unité provient d'une réalité extérieure; il y a alors beaucoup de tensions et de conflits.

La communion est fondée sur une certaine expérience commune d'amour; c'est la reconnaissance que nous sommes un seul corps, un seul peuple appelé par Dieu à être source d'amour et de paix. Elle se réalise davantage dans un silence que par des paroles, dans la célébration que dans le travail. C'est une expérience d'ouverture et de confiance qui jaillit des profondeurs de l'être. C'est un don du Saint-Esprit.

3. Scott Peck, *The different Drum*, Simon and Schuster, NY, 1987, p. 74.

La communauté est avant tout un lieu de communion. Il faut donc favoriser, dans la vie de tous les jours, les réalités, les symboles, les rencontres et les célébrations qui éveillent cette conscience de la communion. Quand une communauté n'est plus qu'un lieu de travail, elle est en péril.

* * *

La communauté, lieu de guérison et de croissance

Quand des personnes qui ont connu l'isolement d'une grande ville, ou un monde d'agression et de rejet, entrent en communauté, elles trouvent la chaleur et l'amour très vivifiants. Elles commencent à enlever leur masque et leurs barrières et à devenir vulnérables. Elles vivent un temps de communion et de joie profonde.

Mais aussi, en levant leur masque et en devenant vulnérables, elles découvrent que la communauté est un lieu terrible parce qu'elle est un lieu de relations, parce qu'elle révèle notre affectivité blessée, et combien il peut être difficile de vivre avec d'autres, spécialement avec certaines personnes. Il est tellement plus facile de vivre avec des livres et des objets, avec la télévision, avec des chiens ou des chats! Il est tellement plus facile de vivre seul et de seulement faire des choses pour les autres quand on en a envie!

Quand on vit tous les jours avec les mêmes personnes, toutes les révoltes, la haine, les jalousies, la peur des autres, et le besoin de dominer, de s'enfuir ou de se cacher, semblent surgir des blessures de notre petite enfance, des moments où nous avons eu le sentiment de ne pas être aimé, d'être abandonné ou surprotégé. Toutes ces misères semblent remonter de la tombe où elles avaient été cachées, à la surface de notre conscience. On est angoissé par la proximité de certaines personnes qui s'accrochent à nous, qui nous demandent trop, ou simplement parce que leur présence nous rappelle nos parents qui étaient trop autoritaires ou qui n'avaient pas le temps de nous écouter.

* * *

La communauté est le lieu où sont révélés les limites, les peurs et l'égoïsme d'une personne. On découvre sa pauvreté et ses faiblesses, ses incapacités à s'entendre avec certains, ses blocages, son affectivité ou sa sexualité perturbées, ses désirs qui semblent insatiables, ses frustrations, ses jalousies, ses haines et ses envies de détruire. Tant qu'on était seul, on pouvait croire qu'on aimait tout le monde. Vivant maintenant tout le temps avec d'autres, on réalise combien on est incapable d'aimer, combien on refuse les autres,

combien on est enfermé en soi-même. Et si on est incapable d'aimer, que reste-t-il de bon en soi? Il n'y a plus que le désespoir, l'angoisse et le besoin de détruire. L'amour apparaît alors une illusion. On est condamné à l'isolement intérieur et à la mort.

La vie communautaire est la révélation bien pénible des limites, des faiblesses et des ténèbres de chaque être; elle est la révélation souvent inattendue des monstres cachés en soi. Or cette révélation est difficile à assumer. Très vite on cherche à écarter ces monstres, ou à les recacher, à prétendre qu'ils n'existent pas; ou on fuit la vie communautaire et la relation avec les autres, ou encore on prétend que ces monstres sont les leurs, pas les nôtres. Ce sont les autres qui sont coupables, pas nous.

* * *

Le mariage n'est pas seulement une lune de miel; c'est aussi un temps d'appauvrissement et de deuil. Chacun perd son indépendance personnelle. Chacun sacrifie son moi égoïste à une relation dans laquelle l'homme et la femme deviennent un. C'est aussi la souffrance de la vie en communauté. La communauté est le lieu où la puissance du moi égoïste se révèle et où il est appelé à mourir pour que les personnes deviennent un seul corps et deviennent source de vie. Jésus dit : « Si le grain de blé ne tombe en terre et ne meurt, il reste seul; mais, s'il meurt, il porte beaucoup de fruit » (Jn 12, 24).

* * *

Quand toute cette souffrance intérieure monte à la surface, nous découvrons aussi que la communauté est un lieu sûr. Enfin des personnes nous écoutent vraiment; il devient possible, peu à peu, de leur révéler ces monstres qui sont en nous, et tous les sentiments de culpabilité cachés dans la tombe de notre être. Les personnes qui nous accompagnent peuvent nous aider à les accepter, en nous montrant que ces monstres protègent notre vulnérabilité, notre soif et en même temps notre peur de l'amour. Ils se tiennent à la porte de notre cœur blessé. En chacun de nous, il y a une profonde blessure d'amour, un cri pour être considéré, apprécié et regardé comme unique et important. Notre cœur est brisé et saigne. Nous désirons tellement un amour infini et incarné qui ne supprime pas notre liberté, qui ne soit pas une manipulation mais qui nous donne liberté et créativité. La vie en communauté est la révélation de cette blessure profonde. Nous ne pouvons commencer à la regarder et à l'accepter que lorsque nous découvrons que Dieu nous aime d'une manière incroyable. Nous ne sommes pas d'affreux pécheurs, des gens épouvantables qui ont déçu et blessé leurs parents

et les autres. Une expérience de Dieu dans la prière, et l'expérience d'être aimé et accepté dans la communauté qui est devenue pour nous un lieu sûr, nous permettent peu à peu de nous accepter tels que nous sommes, avec nos blessures et tous les monstres qui sont en nous. Nous sommes blessés mais nous sommes aimés; nous pouvons grandir, devenir plus ouverts et plus compatissants; nous avons une mission. La communauté devient le lieu de la libération et de la croissance.

* * *

Un assistant de l'Arche me disait combien il s'était toujours senti inférieur à ses frères, qui tous avaient réussi et avaient une très belle situation. Dans sa famille, il avait toujours été considéré comme un échec. Apparemment, son père le méprisait, à tel point qu'il se sentait coupable et qu'il avait une image brisée de lui-même. En un sens, il était venu à l'Arche pour trouver un refuge, mais il ne l'avait pas vraiment admis en arrivant. Il y a vécu une profonde expérience de prière et connu une véritable guérison intérieure, surtout lorsque Dieu lui a révélé dans le secret de son cœur qu'il était son fils bien-aimé. Mais, en communauté, cela n'avait pas été facile, parce qu'il cherchait toujours à se prouver; il était toujours en colère ou déprimé, ou bien il fuyait les relations et le dialogue. Mais peu à peu, il a découvert qu'il était accepté tel qu'il était. Puis, un jour, il a été capable d'admettre que la blessure de son enfance était vraiment un don. Grâce à elle et grâce à sa pauvreté intérieure et sa souffrance, il a rencontré Dieu et découvert la communauté. Il lui a été donné quelque chose que ses frères, avec tous leurs succès ne soupçonnaient pas. Il lui a été donné une joie intérieure, une libération et une paix qui surpassent tout ce qu'on peut imaginer. Il a connu en quelque sorte toute la joie et l'exultation du fils prodigue, aimé tel qu'il est d'un amour éternel.

La blessure que nous portons tous, que nous essayons de fuir, peut devenir le lieu de la rencontre avec Dieu et avec nos frères et sœurs; elle peut devenir le lieu de l'extase et de la fête éternelle des noces. Le sentiment d'isolement, de culpabilité et d'infériorité que nous fuyons, devient le lieu de la libération et du salut.

* * *

Il y a toujours un conflit en nos cœurs, il y a toujours la lutte entre l'orgueil et l'humilité, la haine et l'amour, le pardon et le refus de pardonner, la vérité et le mensonge, l'ouverture et le

repliement sur soi. Chacun avance sur ce chemin de la libération, chemine vers l'unité intérieure et la guérison.

Quand les barrières commencent à tomber, notre cœur se révèle avec toute sa beauté et sa souffrance. Le cœur, à cause des blessures et du péché, est rempli de ténèbres et du besoin de se venger, mais il est aussi le lieu où Dieu réside : le temple de l'Esprit. Nous ne devons pas avoir peur de ce cœur vulnérable, attiré par la sexualité, et capable de haine et de jalousie. Nous ne devons pas chercher une évasion dans le pouvoir et la connaissance, pour trouver notre propre gloire et notre indépendance. Au contraire, nous devons laisser Dieu y prendre sa place, le purifier et l'illuminer. Au fur et à mesure que la pierre de notre tombeau est enlevée et que notre mission se révèle, nous découvrons que nous sommes aimés et pardonnés; alors, par la puissance de l'amour et de l'Esprit, le tombeau devient lieu de vie. Le cœur revit dans la pureté. Nous découvrons, par la grâce de Dieu, une vie nouvelle, née de l'Esprit.

Cette descente dans les profondeurs du cœur est un tunnel de souffrance mais c'est aussi une libération de l'amour. C'est douloureux quand les barrières de l'égoïsme, du besoin de se prouver et d'être reconnu pour sa propre gloire, craquent et tombent. C'est une libération lorsque l'enfant qui est en nous renaît et que l'adulte égoïste meurt. Jésus dit que si nous ne changeons pas pour devenir comme des petits enfants, nous ne pouvons pas entrer dans le Royaume. La révélation de l'amour est pour eux, et non pour les sages et les habiles de ce monde.

Lorsque nous vivons vraiment selon notre cœur, nous vivons selon l'Esprit qui habite en nous. Nous voyons les autres comme Dieu les voit, nous voyons leurs blessures et leurs souffrances; mais nous ne les voyons plus comme des problèmes. Nous voyons Dieu en eux. Mais quand nous commençons à vivre de cette manière, sans la protection des barrières, nous devenons très vulnérables et très pauvres. « Bienheureux les pauvres en esprit, car le Royaume est à eux. » C'est cette pauvreté qui devient notre richesse, car, à partir de ce moment-là, nous ne vivons plus pour notre propre gloire, mais pour l'amour et la puissance de Dieu qui se manifeste dans la faiblesse.

* *
* *

Aujourd'hui, il y a de plus en plus de groupes qui s'orientent vers les grandes causes. Il y a des mouvements pour la paix, des mouvements écologiques, des mouvements pour les opprimés, pour la libération de la femme, contre la torture, etc.

Chaque mouvement est important. Ils annoncent tous la vérité et la liberté; ils travaillent tous pour la justice et la paix dans le

monde, pourvu cependant qu'ils soient basés sur une certaine vie communautaire et prennent de plus en plus conscience qu'il existe en tout être humain (et pas seulement chez certaines catégories de personnes), un monde de ténèbres, de peur, de haine. Sinon, ils risquent de devenir très agressifs et de diviser le monde entre oppresseurs et opprimés, bons et mauvais. Souvent nous voyons et combattons le mal à l'extérieur de nous-mêmes, pour ne pas le voir à l'intérieur de nous.

La différence entre une communauté et un groupe qui est orienté exclusivement vers telle ou telle cause, est que celui-ci voit l'ennemi à l'extérieur du groupe. La lutte est tournée vers l'extérieur, et il y aura un gagnant et un perdant. Le groupe sait qu'il a raison et qu'il a la vérité, et il cherche à l'imposer. Les membres d'une communauté savent au contraire que la lutte est à l'intérieur de chaque personne et à l'intérieur de la communauté, qu'elle doit être dirigée contre toutes les puissances de l'orgueil, de l'élitisme, de la haine et de la dépression : ce sont là les ennemis qui blessent et écrasent les autres, et causent des divisions et des guerres de toutes sortes. L'ennemi est à l'intérieur et non à l'extérieur.

* * *

« Les premiers bourgeons d'intérêt pour l'existence et la source de nos préjugés, de nos agressivités cachées, de nos peurs irrationnelles, de notre aveuglement intérieur, de nos habitudes mentales, de notre résistance à la croissance, c'est le début d'un saut évolutionnaire... »

« La menace principale pour notre survie ne provient plus du monde extérieur, mais de notre propre nature humaine. C'est notre indifférence, notre agressivité, notre égoïsme, notre orgueil et notre ignorance volontaire qui mettent le monde en danger. Si nous n'apprivoisons pas et ne transformons pas le potentiel de mal qui est dans l'âme humaine, nous serons perdus. Et comment pouvons-nous le faire si nous ne sommes pas décidés à regarder le mal qui est en nous avec la même précision, le même discernement objectif et la même méthodologie rigoureuse avec lesquels nous regardons le monde extérieur ⁴? »

* * *

Saint Jean de la Croix dit que l'amour de Dieu et l'amour des autres ont la même source et le même but.

4. Scott Peck, *People of the Lie*, Simon and Schuster, NY, 1983, p. 260-263.

Si on grandit dans l'amour des autres, on grandit dans l'amour de Dieu. Si on ferme son cœur aux autres, on ferme son cœur à Dieu.

Jean, le disciple bien-aimé de Jésus disait déjà la même chose dans ses lettres : « Si quelqu'un jouissant des richesses de ce monde, voit son frère dans le besoin, et lui ferme ses entrailles, comment l'amour de Dieu demeurerait-il en lui? (1 Jn 3, 16) – « Celui qui prétend être dans la lumière tout en haïssant son frère, est encore dans les ténèbres, il ne sait où il va, parce que les ténèbres ont aveuglé ses yeux » (1 Jn 2, 8.11) – La vie en communauté avec toutes ses difficultés est un lieu exceptionnel de croissance.

*
* *

En chaque être humain, il y a une soif de communion, un cri d'appel pour être aimé et compris d'un autre – ni jugé ni condamné; un désir profond d'être reconnu comme précieux et unique. Mais cette communion implique des exigences : il faut sortir de sa coquille, devenir vulnérable afin de pouvoir aimer et comprendre les autres, reconnaître chacun comme unique et irremplaçable, partager avec eux et leur donner espace et nourriture. C'est là que se trouvent la souffrance, la peur et même parfois l'impossibilité d'aimer. Jésus appelle ses disciples à aimer, à s'aimer les uns les autres comme Lui les aime, pas seulement comme on s'aime soi-même. Il propose quelque chose de nouveau : aimer les autres avec l'amour même de Dieu, les regarder avec Ses yeux. Et nous ne pouvons les voir et les aimer ainsi que si nous avons expérimenté dans la foi, que Jésus nous aime d'un amour libérateur. Alors seulement nous pouvons nous ouvrir, devenir vulnérable, grandir dans l'ouverture aux autres et donner notre vie.

*
* *

La communauté est le lieu où l'on apprend à aimer et à devenir artisans de paix. C'est pourquoi il est urgent que les communautés grandissent, se développent, s'approfondissent et que de nombreuses communautés nouvelles soient fondées et soutenues.

*
* *

Sympathies et antipathies

Les deux grands dangers d'une communauté sont les « amis » et les « ennemis ». Très vite les gens qui se ressemblent s'assemblent; on aime bien être à côté de quelqu'un qui nous plaît, qui a les mêmes idées que nous, les mêmes façons de concevoir la vie, le

même type d'humour. On se nourrit l'un de l'autre; on se flatte : « tu es merveilleux », « toi aussi, tu es merveilleux », « nous sommes merveilleux car nous sommes les intelligents, les malins ». Les amitiés humaines peuvent très vite tomber dans un club de médiocres où on se ferme les uns sur les autres; on se flatte mutuellement et on se fait croire qu'on est les meilleurs. Cela empêche de voir sa pauvreté intérieure et ses blessures. L'amitié n'est plus alors un encouragement à grandir, à aller plus loin, à mieux servir nos frères et sœurs, à être plus fidèles au don qui nous a été donné, plus attentifs à l'Esprit et à continuer à marcher à travers le désert vers la terre promise de la libération. Elle devient étouffante et constitue un barrage qui empêche d'aller vers d'autres, d'être attentifs à leurs besoins. A la longue, certaines amitiés se transforment en une dépendance affective qui est une forme d'esclavage.

* * *

Dans une communauté il y a aussi des « antipathies ». Il y a toujours des personnes avec qui je ne m'entends pas, qui me bloquent, qui me contredisent et étouffent l'essor de ma vie et de ma liberté. Leur présence semble me menacer et éveiller ma propre pauvreté, mes culpabilités et mes blessures, elle semble me menacer et provoque en moi des agressivités ou une forme de régression servile. En leur présence, je suis incapable de m'exprimer et de vivre paisiblement. D'autres font naître en moi des sentiments d'envie et de jalousie; ils sont tout ce que je voudrais être; leur présence me rappelle ce que je ne suis pas. Leur rayonnement et leur intelligence me renvoient à ma propre indigence. D'autres me demandent trop. Je ne peux pas répondre à leur quête affective incessante. Je suis obligé de les repousser. Ces personnes sont mes « ennemis »; elles me mettent en danger; et même si je n'ose pas l'admettre, je les hais. Certes, cette haine n'est que psychologique, elle n'est pas encore morale, c'est-à-dire voulue. Mais quand même, j'aurais aimé que ces personnages n'existent pas! Leur disparition, leur mort m'apparaîtraient comme une libération.

C'est naturel que dans une communauté il y ait ces rapprochements de sensibilités comme ces blocages entre sensibilités différentes. Ceux-ci viennent de l'immaturité de la vie affective et d'une quantité d'éléments de notre petite enfance sur lesquels nous n'avons aucun contrôle. Il ne s'agit pas de les nier.

Si nous nous laissons guider par nos émotions, des clans vont se constituer à l'intérieur de la communauté. Ce ne sera plus alors une communauté, un lieu de communion, mais des groupes de personnes plus ou moins fermés sur eux-mêmes et bloqués par rapport aux autres. Quand on entre dans certaines communautés,

on sent vite ces tensions et ces guerres souterraines. Les personnes ne se regardent pas en face. Quand elles se croisent dans les couloirs, c'est comme des bateaux dans la nuit. Une communauté n'est une communauté que quand la majorité des membres ont décidé consciemment de briser ces barrières et de sortir du cocon des « amitiés » pour tendre la main aux « ennemis ».

Mais c'est un long chemin. Une communauté ne se fait pas en un jour. En réalité, elle n'est jamais faite! Elle est toujours soit en progression vers un amour plus grand, soit en régression, selon que les gens acceptent ou refusent de descendre dans le tunnel de la souffrance pour renaître dans l'Esprit.

* *

Les barrières et les murs autour des communautés qui se ferment par peur ou par élitisme, sont le miroir de ces barrières et de ces murs que les gens mettent autour de leur cœur blessé.

Il y a un passage très significatif dans la lettre aux Éphésiens, où Paul dit que Jésus est venu détruire les barrières d'hostilité qui séparaient les deux peuples pour, des deux, n'en faire qu'un (Ep 2, 14).

* *

Bill Clarke donne un exemple de souffrance insupportable dans la vie en communauté. Deux personnes vivent dans la même chambre; l'une presse toujours soigneusement son tube de dentifrice par l'extrémité tandis que l'autre, qui se sert du même tube, le presse par le milieu!

* *

Scott Peck parle de pseudo-communautés, où l'on prétend vivre la communauté. Tout le monde est poli et obéit aux lois et au règlement. On ne parle que de banalités et de généralités. Mais derrière tout cela, il y a une peur immense du conflit, la peur de laisser s'échapper les monstres cachés. Si les gens commencent vraiment à s'écouter, à s'engager, à parler selon leur être profond, leur colère et leurs peurs vont monter en eux, ne va-t-on pas se mettre à se taper sur la tête des uns des autres avec des poêles à frire? Il y a tant d'émotions refoulées au fond de leur cœur que, si elles commencent à faire surface, Dieu sait ce qui peut arriver! Ce sera le chaos!

Mais de ce chaos peut venir la guérison. Les gens comprennent dans quel état se trouve la communauté, quelles terribles peurs les

habitent. Ils se sentent alors perdus et vides. Que faire? Quel chemin prendre? Ils découvrent qu'ils ont tous vécu dans le faux. C'est alors que le miracle de la communauté peut avoir lieu! Se sentant perdus, ils commencent à partager ensemble leur souffrance, leur désillusion, leur amour, et à découvrir qu'ils sont frères et sœurs. Ils commencent à demander à Dieu lumière et guérison; ils découvrent le pardon. Ils découvrent la communauté ⁵.

L'ennemi me fait peur. Je suis incapable d'écouter son cri, de répondre à ses besoins; ses attitudes agressives et dominatrices m'étouffent. Je le fuis ou je voudrais qu'il disparaisse. Mais en communauté je suis appelé à découvrir que « l'ennemi » est une personne qui souffre, et à prendre conscience, à travers elle, de ma propre faiblesse, de mon manque de maturité et de ma pauvreté intérieure. Et c'est peut-être cela que je refuse de regarder. Les défauts que je critique chez les autres sont souvent mes propres défauts que je refuse de regarder en face. Ceux qui critiquent les autres et la communauté, et cherchent la communauté idéale, sont souvent en train de fuir leurs propres défauts et faiblesses.

Ils voient la paille dans l'œil de l'autre, mais semblent complètement inconscients de la poutre qui est dans le leur. Ils refusent de reconnaître leurs propres blessures, défauts, et fautes.

Le message de Jésus est clair : « Moi je vous dis : aimez vos ennemis; faites du bien à ceux qui vous haïssent, bénissez ceux qui vous maudissent, priez pour ceux qui vous maltraitent. A qui te frappe sur une joue, présente encore l'autre... Si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, quel gré vous en saura-t-on? Car même les pécheurs aiment ceux qui les aiment » (Lc 6, 27 sq.).

* * *

« Un des signes du mal est la tendance à projeter sa faute sur les autres. Parce qu'on ne peut pas ou qu'on ne veut pas affronter son propre péché, il faut s'en débarrasser en accusant et en condamnant d'autres. »

« Je sais que la première tâche de l'amour est la purification de soi-même. Lorsqu'on s'est purifié, par la grâce de Dieu, au point de pouvoir vraiment aimer ses ennemis, il se passe quelque chose de très beau. C'est comme si les parois de l'âme devenaient si pures qu'elles en deviennent transparentes, et qu'une lumière toute spéciale irradiait de la personne ⁶. »

5. Cf. les réflexions de Scott Peck sur le passage de la pseudo-communauté à la communauté, à travers le chaos et le vide. (*The Different Drum*, Simon and Schuster, NY, 1984, chap. V.)

6. Scott Peck, *People of the Lie*, p. 268.

Le message de Jésus est clair :

« Mais je vous dis, à vous qui m'écoutez;
Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux
qui vous haïssent, bénissez ceux qui vous
maudissent, priez pour ceux qui vous diffament.
A qui te frappe sur une joue, présente encore
l'autre... Que si vous aimez ceux qui vous
aiment, quel gré vous en saura-t-on? Car même
les pécheurs aiment ceux qui les aiment. »

« Sans doute, au Carmel, on ne rencontre pas d'ennemis, mais enfin il y a des sympathies; on se sent attiré vers telle sœur, au lieu que telle autre vous ferait faire un long détour pour éviter de la rencontrer. Ainsi, sans le savoir, elle devient un sujet de persécution. Eh bien, Jésus me dit que cette sœur, il faut l'aimer, qu'il faut prier pour elle, quand même sa conduite me porterait à croire qu'elle ne m'aime pas. " Si vous aimez ceux qui vous aiment, quel gré vous en saura-t-on? Les pécheurs aussi aiment ceux qui les aiment. " Et ce n'est pas assez d'aimer, il faut le prouver⁷. »

L'ennemi dans la communauté révèle la communauté à l'intérieur de nous-mêmes.

* * *

La communauté, lieu de pardon

Tant que je n'accepte pas d'être un mélange de lumière et de ténèbres, de qualités et de défauts, d'amour et de haine, d'altruisme et d'égoïsme, de maturité et d'immaturité; tant que je ne reconnais pas que nous sommes tous enfants du même Père, je continue à diviser le monde en « ennemis » (les « mauvais ») et en « amis » (les « bons »); je continue à dresser des barrières autour de moi et de ma communauté, à répandre des préjugés.

Mais si j'admets que j'ai des faiblesses et des défauts, que j'ai péché contre Dieu et contre mes frères et sœurs mais que je suis pardonné et que je peux progresser vers la liberté intérieure et un amour plus vrai, alors je peux accepter les défauts et les faiblesses des autres. Eux aussi sont pardonnés par Dieu et peuvent progresser vers la liberté et l'amour. Je peux regarder chaque être humain avec réalisme et amour; je peux commencer à voir en eux la

7. Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, *Manuscrits autobiographiques*, Coll. « Livre de Vie », p. 263. Thérèse Martin, couramment appelée Thérèse de Lisieux, entra au Carmel à l'âge de quinze ans. Elle mourut à l'âge de vingt-quatre ans. Son autobiographie est l'un des documents les plus éclairants sur les souffrances et la sainteté de la vie en communauté.

blessure qui engendre la peur, mais aussi le don que je peux aimer et admirer. Nous sommes tous des personnes mortelles et fragiles mais nous sommes tous uniques et précieux. Il y a une espérance; nous pouvons tous progresser vers une plus grande liberté. Nous apprenons à pardonner.

* * *

En communauté il est si facile de juger et de condamner les autres. Nous enfermons les gens dans des catégories : « Il ou elle est comme ceci ou comme cela. » En faisant ainsi, nous leur refusons la possibilité de grandir. Jésus nous dit de ne pas juger ni condamner. C'est le péché de la vie communautaire. Si nous jugeons, c'est souvent parce qu'il y a quelque chose en nous dont nous nous sentons coupables et que nous ne voulons pas regarder ou laisser voir aux autres. Quand nous jugeons, nous repoussons les autres; nous élevons un mur, une barrière. Quand nous pardonnons, nous détruisons les barrières, nous nous rapprochons des autres.

* * *

Il m'arrive de juger trop rapidement les personnes, leurs actes ou leur façon d'exercer l'autorité, sans connaître ou sans avoir assimilé tous les faits ou les circonstances. Il est plus facile de parler à partir de ses blessures que de son centre, là où Jésus est présent. Si facilement on remarque les imperfections des autres au lieu de souligner tout ce qui est positif en eux!

Quand on parle à partir de sa blessure, très souvent c'est pour essayer de prouver qu'on est quelqu'un, parce qu'on a peur de disparaître, de n'être pas reconnu; peur de perdre quelque chose. L'intonation de notre voix peut révéler une colère inconsciente ou un besoin de dominer et de contrôler les autres, ou encore de la précipitation ou une tension dûe à un trouble intérieur ou à de l'angoisse. Il ne faut pas nous étonner de parler à partir de notre blessure, de nos mécanismes de défense et de trop vite juger les autres. Cela fait partie de notre humanité brisée. Nous portons tous intérieurement des blessures et des fragilités; nous pouvons tous avoir peur de certaines personnes et de leurs idées; nous avons tous du mal à écouter vraiment les autres et à les apprécier.

Mais nous ne devons pas nous laisser dominer par nos instincts psychologiques; il nous faut approfondir notre vie spirituelle afin d'être plus centrés sur la vérité, sur l'amour, sur Dieu; afin de parler et d'agir à partir de ce centre et de ne pas juger les autres.

* * *

Nous ne pouvons vraiment accepter les autres tels qu'ils sont et leur pardonner que lorsque nous découvrons que Dieu nous accepte vraiment tels que nous sommes et qu'Il nous pardonne. C'est une expérience profonde que de se savoir aimés et portés par Dieu avec toutes nos blessures et notre petitesse. Pour moi cela a été une grâce et un don, au cours de ces années vécues en communauté, de verbaliser mes péchés et de demander pardon à un prêtre qui écoute et qui dit : « Je te pardonne au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » Accepter la responsabilité de notre péché et de notre dureté de cœur, et savoir que nous sommes pardonnés, est une réelle libération. Je n'ai plus à cacher ma culpabilité.

* * *

Nous ne pouvons vraiment aimer nos ennemis et tout ce qui est brisé en eux que si nous commençons à aimer ce qui est brisé en nous. Le fils prodigue, après avoir découvert de quelle façon extraordinaire il est aimé du Père, ne pourra plus jamais juger quelqu'un. Comment pourrait-il rejeter quelqu'un, lorsqu'il voit comment le Père l'a accepté, tel qu'il était, avec tout ce qui était brisé en lui. Le fils aîné, au contraire, a jugé parce qu'il n'avait pas encore assumé sa propre blessure; elle était encore cachée dans la tombe de son être, avec la pierre bien roulée à l'entrée.

Nous ne pouvons vraiment aimer avec un cœur universel que si nous découvrons que nous sommes aimés par le cœur universel de Dieu.

* * *

La communauté est le lieu du pardon. Malgré toute la confiance qu'on peut avoir les uns dans les autres, il y a toujours des paroles qui blessent, des attitudes où l'on se met en avant, des situations où les susceptibilités se heurtent. C'est pour cela que vivre ensemble implique une certaine croix, un effort constant et une acceptation qui est un pardon mutuel de chaque jour.

Si on entre dans une communauté sans savoir qu'on y entre pour apprendre à pardonner et à se faire pardonner soixante-dix fois sept fois, on sera vite déçu.

* * *

Mais pardonner ce n'est pas simplement dire à quelqu'un qui s'est mis en colère, qui a claqué les portes et qui a eu un comportement anti-social ou « anti-communautaire » : « Je te pardonne. » Quand on a le pouvoir et qu'on est bien établi dans la communauté,

il est facile de « manier » le pardon. Pardonner, c'est aussi comprendre ce qui se cache derrière cette colère ou ce comportement antisocial, ce que les gens veulent dire à travers ça. Peut-être se sentent-ils rejetés. Peut-être ont-ils l'impression que personne n'écoute ce qu'ils ont à dire ou bien se sentent-ils incapables d'exprimer ce qui est en eux. Peut-être la communauté est-elle trop rigide ou trop légaliste et figée dans ses manières, peut-être même y a-t-il un manque d'amour et de vérité. Pardonner c'est aussi regarder en soi et voir ce qu'il faudrait changer, ce pour quoi on devrait aussi demander pardon et réparer.

Pardonner, c'est reconnaître à nouveau – après une séparation – l'alliance qui nous lie à ceux avec lesquels nous ne nous entendons pas bien; c'est s'ouvrir à eux et les écouter à nouveau. C'est leur donner de l'espace dans nos cœurs. C'est pourquoi il n'est jamais facile de pardonner. Nous aussi devons changer. Nous devons apprendre à pardonner, et encore pardonner, et toujours pardonner, jour après jour. Nous avons besoin de la puissance du Saint-Esprit pour nous ouvrir de cette manière.

* * *

Sois patient

Nous ne sommes pas maîtres de nos sensibilités, de nos attractions et de nos répulsions qui viennent de ces profondeurs de notre être dont nous avons plus ou moins le contrôle. Tout ce que nous pouvons faire, c'est nous efforcer de ne pas suivre ces penchants qui constituent des barrières à l'intérieur de la communauté. Il nous faut espérer que l'Esprit Saint vienne pardonner, purifier et tailler les branches un peu tordues de notre être. Notre sensibilité a été constituée par mille peurs et égoïsmes depuis notre petite enfance; comme elle est aussi constituée sans cesse par les gestes d'amour et le don de Dieu. Elle est un mélange de ténèbres et de lumière. Et ce n'est pas en un jour que cette sensibilité sera rectifiée. Cela demandera mille purifications et pardons, des efforts quotidiens, et surtout un don de l'Esprit Saint nous renouvelant de l'intérieur.

* * *

Transformer peu à peu notre sensibilité, pour pouvoir commencer à aimer réellement l'ennemi, est un travail de longue haleine. Il nous faut être patients avec nos sensibilités et nos peurs, miséricordieux envers nous-mêmes. Pour faire ce passage vers l'acceptation et l'amour de l'autre, de tous les autres, il faut commencer

tout simplement par reconnaître nos blocages, nos jalousies, notre façon de nous comparer, nos préjugés et nos haines plus ou moins conscients, reconnaître que nous sommes de pauvres types, bref que nous sommes ce que nous sommes. Et demander à notre Père de nous pardonner et de nous purifier. Et puis il est bon d'en parler à un guide spirituel qui pourra peut-être nous faire comprendre ce qui est en train de se passer, nous confirmer dans nos efforts de rectitude et nous aider à découvrir le pardon de Dieu.

Une fois que nous avons reconnu que la branche est tordue, que nous avons ces blocages d'antipathie, il s'agit de faire porter nos efforts sur la langue, en évitant de laisser libre cours à cette langue qui sème vite la zizanie, qui aime faire connaître les fautes et les erreurs des autres et se réjouit quand elle peut trouver qu'ils ont tort. La langue est un des organes les plus petits, mais elle peut semer la mort. Pour cacher nos propres défauts, on grossit si vite les défauts des autres! « Ils » ont tort. Quand on a accepté ses propres défauts, c'est plus facile d'accepter ceux des autres.

* *
* *

Voici un avis de saint Jean de la Croix : « N'écoutez jamais ce qu'on dit des faiblesses des autres; et si quelqu'un vient se plaindre à vous de votre prochain, vous pourrez le prier humblement de ne vous en rien dire ⁸. »

* *
* *

En même temps, il faut essayer loyalement de voir les qualités de l'« ennemi ». Il doit bien en avoir quand même quelques-unes! Mais parce que j'ai peur de lui, il a peut-être peur de moi. Si j'ai des blocages, lui aussi doit en avoir. Il est difficile à deux personnes qui ont peur l'une de l'autre de découvrir leurs qualités mutuelles. Il faut un médiateur, un réconciliateur, un artisan de paix, une personne en qui j'ai confiance et qui, je le sais, s'entend avec l'ennemi. Si j'avoue à cette tierce personne mes difficultés, elle pourra peut-être m'aider à découvrir les qualités de « l'ennemi » ou du moins à comprendre mes attitudes et mes blocages. Et puis ayant vu ses qualités, je pourrai un jour utiliser ma langue pour dire du bien de lui. C'est un long cheminement qui aboutira, à un moment, au geste final, celui où je demanderai à l'ancien ennemi un conseil ou un service. Le fait qu'on vous demande de l'aide ou un service quelconque touche beaucoup plus que le fait de vouloir vous rendre service ou vous faire du bien.

8. Saint Jean de la Croix, *Avis et Maximes*, n° 198.

Et durant tout ce temps, l'Esprit Saint peut nous aider à prier pour « l'ennemi », pour que lui aussi grandisse comme Dieu le veut, afin qu'un jour le geste de réconciliation puisse se réaliser.

L'Esprit Saint viendra un jour me libérer de ce blocage d'antipathie ou peut-être me laissera-t-il cheminer avec cette écharde dans ma chair qui m'humilie et m'oblige à faire chaque jour de nouveaux efforts. Quand Paul supplie d'être délivré de l'écharde dans sa chair, Jésus lui répond : « Ma grâce te suffit car ma puissance se déploie dans la faiblesse » (2 Co 12, 9). Il ne s'agit pas de s'inquiéter de ses mauvais sentiments et encore moins de se sentir coupables. Il s'agit de demander pardon à Dieu comme des petits enfants et de continuer à marcher. Si le chemin est long, il ne faut pas se décourager. Un des rôles de la vie communautaire est justement de nous aider à continuer la route dans l'espérance, à nous accepter tels que nous sommes et à accepter les autres tels qu'ils sont.

La patience, comme le pardon, est au cœur de la vie communautaire : patience envers nous-mêmes et les lois de notre propre croissance, et patience envers les autres. L'espérance communautaire est fondée sur l'acceptation et l'amour de la réalité de notre être et de celle des autres, et sur la patience et la confiance nécessaires à la croissance.

* * *

« Il se trouve dans la communauté une sœur qui a le talent de me déplaire en toutes choses; ses manières, ses paroles, son caractère me semblaient très désagréables. Cependant c'est une sainte religieuse qui doit être très agréable au Bon Dieu, aussi, ne voulant pas céder à l'antipathie naturelle que j'éprouvais, je me suis dit que la charité ne devait pas consister dans les sentiments mais dans les œuvres; alors je me suis appliquée à faire pour cette sœur ce que j'aurais fait pour la personne que j'aime le plus. A chaque fois que je la rencontrais je priais le Bon Dieu pour elle, Lui offrant toutes ses vertus et ses mérites. Je sentais bien que cela faisait plaisir à Jésus ?... »

* * *

Nous devons demander à Dieu de nous apprendre à aimer ceux pour qui nous n'avons pas d'attrait et puis de nous donner un attrait pour ceux qu'Il est en train de nous apprendre à aimer.

9. Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, *Manuscrits autobiographiques*, coll. Livre de Vie, p. 260.

Grandir dans l'amour, c'est essayer chaque jour d'être accueillants, attentifs et aimants envers ceux avec lesquels on a le plus de difficultés, nos « ennemis »; envers les plus pauvres, les plus âgés, les plus faibles, les plus exigeants, les plus souffrants; envers les plus marginaux de la communauté, ceux qui ont le plus de difficulté à se conformer au règlement; enfin, envers les plus jeunes. Si on est fidèle à ces quatre priorités de l'amour, la communauté dans son ensemble sera une oasis d'amour.

* *

La confiance mutuelle

Au cœur de la communauté il y a cette confiance mutuelle les uns dans les autres, née du pardon quotidien et de l'acceptation de nos faiblesses, de nos pauvretés et de celles des autres. Mais cette confiance ne naît pas en un jour. C'est pour cela qu'il faut du temps pour former une vraie communauté. Quand quelqu'un entre dans une communauté, il joue toujours un certain personnage parce qu'il veut être conforme à ce que les autres attendent de lui. Peu à peu il découvre que les autres l'aiment tel qu'il est et ont confiance en lui. Mais la confiance est une chose qui doit être éprouvée et toujours grandir.

Les jeunes mariés s'aiment peut-être beaucoup, mais cet amour a parfois un élément superficiel et excitant lié à la découverte qu'on vient d'en faire. L'amour est sans doute plus profond entre de vieux époux qui ont vécu des épreuves ensemble et savent que l'autre sera fidèle jusqu'à la mort. Ils savent que rien ne peut briser leur union.

C'est la même chose dans nos communautés : c'est souvent après des souffrances, des difficultés très grandes, des tensions qui ont mis à l'épreuve la fidélité que la confiance grandit. Une communauté où il y a une vraie confiance mutuelle est une communauté inébranlable.

* *

Je découvre de plus en plus que la grande difficulté pour beaucoup d'entre nous qui vivons en communauté est le manque de confiance en nous-même. Nous avons l'impression que nous ne sommes pas aimable au fond de notre être, et que si les autres nous voyaient tels que nous sommes, ils nous rejetteraient. Nous avons peur de tout ce qui en nous est ténébreux, de nos difficultés sur le plan de la vie affective ou de la sexualité. Nous avons peur de ne pas pouvoir aimer vraiment. Nous passons si vite de l'exaltation à

la dépression. Mais ni l'une ni l'autre ne sont l'expression de ce que nous sommes vraiment. Comment être convaincus que nous sommes aimés dans notre pauvreté et nos faiblesses et que nous sommes capables nous aussi d'aimer?

C'est là le secret de la croissance en communauté. Ne vient-il pas d'un don de Dieu qui passe peut-être à travers d'autres? Quand peu à peu nous découvrons que Dieu et les autres ont confiance en nous, il nous est plus facile d'avoir confiance en nous-mêmes et notre confiance dans les autres peut grandir.

* *

Vivre en communauté, c'est découvrir et aimer le secret de sa propre personne dans ce qu'elle a d'unique. C'est ainsi qu'on devient libre. On ne vit plus alors selon les désirs des autres ou selon un personnage, mais à partir de l'appel profond de sa personne, et on devient libre, libre d'aimer les autres tels qu'ils sont et non tels qu'on voudrait qu'ils soient.

* *

Le droit d'être soi-même

J'ai toujours voulu écrire un livre qui s'appellerait : *Le droit d'être moche*. Il serait peut-être plus juste de dire : *Le droit d'être soi-même*. Une des grandes difficultés de la vie communautaire est qu'on oblige parfois les gens à être autres qu'ils ne sont; on plaque sur eux un idéal auquel ils doivent se conformer. On attend alors trop d'eux et très vite on les juge et on les étiquette. S'ils n'arrivent pas à s'identifier à l'image ou à l'idéal qu'on se fait d'eux, ils craignent de n'être plus aimés ou, du moins, de décevoir. Et ils se sentent obligés de se cacher derrière un masque.

Parfois ils réussissent à s'identifier à cette image; ils arrivent à suivre le règlement de la communauté. Superficiellement cela peut leur donner le sentiment d'être parfaits, mais c'est une illusion. Dans une communauté, il ne s'agit pas d'avoir des gens parfaits. Une communauté est faite de personnes liées les unes aux autres, chacune faite de ce mélange de bien et de mal, de ténèbres et de lumière, d'amour et de haine.

Et la communauté n'est que la terre où chacun peut croître sans peur vers la libération des forces d'amour qui sont cachées en lui. Et il ne peut y avoir de croissance que si on reconnaît qu'elle est possible, et la croissance ne s'accomplira jamais si on empêche les personnes de se reconnaître et de s'accepter telles qu'elles sont.

Elles ont le droit d'être moches, et d'avoir plein de ténèbres à

l'intérieur d'elles, des coins encore endurcis dans leur cœur où se cache la jalousie et même la haine! Ces jalousies, ces insécurités appartiennent à notre nature blessée. C'est notre réalité. Il faut apprendre à les accepter, à vivre avec elles sans drame, et peu à peu, se sachant pardonné, à marcher vers la libération.

Je vois dans des communautés beaucoup de personnes porter le fardeau d'une culpabilité inconsciente; elles ont l'impression qu'elles ne sont pas ce qu'elles devraient être. Elles ont besoin d'être confirmées et encouragées à la confiance. Il leur faut sentir qu'elles peuvent partager même leur faiblesse sans être rejetées.

* *

Il y a en chacun de nous une partie qui est déjà lumineuse, convertie. Et puis il y a cette partie qui est encore ténèbres. Une communauté n'est pas faite seulement de convertis. Elle est faite de tous ces éléments qui en nous ont besoin d'être transformés, purifiés, taillés. Elle est faite aussi de « non-convertis ».

* *

Thérèse de Lisieux écrit qu'en méditant sur le commandement de Jésus, d'aimer les autres comme Lui les aime, elle avait compris combien son amour pour ses sœurs était imparfait :

« J'ai vu que je ne les aimais pas comme le Bon Dieu les aime. Ah! je comprends maintenant que la charité parfaite consiste à supporter les défauts des autres, à ne point s'étonner de leurs faiblesses, à s'édifier des plus petits actes de vertu qu'on leur voit pratiquer ¹⁰. »

Aimer les autres, c'est reconnaître leurs dons et les aider à les développer; c'est aussi accepter leurs blessures et être patients et compatissants envers eux. Si nous ne voyons que leurs dons et leur beauté, nous attendons trop d'eux, nous les idéalisons. Si nous ne voyons que leurs blessures, nous en faisons trop pour eux – ou nous les rejetons – et nous risquons de les empêcher de grandir.

* *

Appelés par Dieu tels que nous sommes

Nous pouvons choisir de vivre dans une communauté parce qu'elle est dynamique, chaleureuse et rayonnante. C'est là que nous

10. Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, *Manuscrits autobiographiques*, Coll. Livre de Vie, p. 257.

sommes heureux. Mais s'il survient une crise, avec des tensions et de l'agitation, nous commençons à douter de la sagesse de notre choix : « Je me suis peut-être trompé. »

Si nous entrons en communauté en suivant notre choix personnel, nous ne resterons que si nous prenons conscience qu'en fait, c'est Dieu qui nous a choisis pour cette communauté. C'est seulement alors que nous trouverons la force intérieure de vivre les temps de trouble.

N'est-ce pas la même chose dans le mariage? Le lien devient vraiment profond quand le mari et la femme prennent conscience que c'est Dieu qui les a unis afin d'être l'un pour l'autre signe d'amour et de pardon.

* * *

Parker J. Palmer écrit : « Finalement la communauté est un phénomène religieux. Il n'y a rien qui puisse lier ensemble des êtres humains obstinés et blessés, sinon une puissance transcendante ¹¹. » Et je voudrais ajouter qu'aucune réalité ne peut nous conduire au cœur du pardon, et nous ouvrir aux autres, sinon un Dieu qui aime et qui pardonne.

Henri Nouwen ¹² dit que la vraie solitude, loin de s'opposer à la vie communautaire, est le lieu par excellence où nous prenons conscience que nous étions unis avant de vivre ensemble et que la communauté n'est pas la création d'une volonté humaine mais une réponse chrétienne à la réalité de notre union. Les vieux communautaires savent qu'à travers les années et les moments difficiles en communauté, ce ne sont pas eux qui, par la force de leur volonté, ont tenu le coup, mais que c'est Dieu qui a gardé la communauté unie. En effet, on n'est pas une communauté parce qu'on a un projet commun, ni même parce qu'on s'aime, mais parce qu'on a été appelés ensemble par Dieu.

* * *

Dans les communautés chrétiennes, Dieu semble se plaire à appeler dans la même communauté des personnes humainement très différentes, venant de cultures, de classes ou de pays très différents. Les plus belles communautés viennent justement de cette grande diversité de personnes et de tempéraments. Cela oblige chacun à dépasser ses sympathies et antipathies pour aimer l'autre avec ses différences.

11. *Op. cit.*, p. 18.

12. *Solitude and Community*, Worship, Jan, 1978.

Ces personnes n'auraient jamais choisi de vivre les unes avec les autres. Humainement cela paraît un défi; cela paraît impossible. Mais précisément parce que c'est impossible ces hommes et ces femmes croient que c'est Dieu qui les a choisis pour vivre dans cette communauté. Alors l'impossible devient possible. Ils ne s'appuient plus sur leurs propres capacités humaines ou sur leurs sympathies, mais sur leur Père qui les a appelés à vivre ensemble. Il leur donnera peu à peu ce cœur nouveau et cet esprit nouveau qui feront d'eux tous des témoins de l'amour. En effet, plus c'est humainement impossible, plus le signe est évident que leur amour vient de Dieu et que Jésus est vivant : « Tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples à l'amour que vous aurez les uns pour les autres » (Jn 13, 25).

* *
* *

Jésus a choisi pour vivre avec lui, dans la première communauté des apôtres, des hommes profondément différents : Pierre, Matthieu (le publicain), Simon (le zélote), Judas... Ils n'auraient jamais marché ensemble si le maître ne les avait pas appelés. Et quand ils étaient ensemble, ils perdaient du temps à se quereller pour savoir qui était le plus grand parmi eux. Non, la vie en communauté n'est pas facile, mais elle devient possible grâce à l'appel de Jésus.

* *
* *

Il ne faut pas chercher la communauté idéale. Il s'agit d'aimer ceux que Dieu a mis à nos côtés aujourd'hui. Ils sont signes de la présence de Dieu pour nous. Nous aurions peut-être voulu des personnes différentes, plus gaies et plus intelligentes. Mais ce sont eux que Dieu nous a donnés, qu'il a choisis pour nous. C'est avec eux que nous devons créer l'unité et vivre l'alliance. Nous choisissons toujours nos amis, mais nous ne choisissons pas nos frères et sœurs : ils nous sont donnés. Il en est de même en communauté.

* *
* *

Je suis de plus en plus frappé par le nombre des gens insatisfaits en communauté. Quand ils sont dans de petites communautés, ils en voudraient de plus grandes où on est mieux soutenu, où il y a davantage d'activités communautaires, où l'on célèbre des liturgies plus belles et mieux préparées. Et quand ils sont dans de grandes communautés, ils rêvent de ces petites communautés qui leur paraissent idéales. Ceux qui ont beaucoup à faire rêvent d'avoir de longs moments de prière; ceux qui ont beaucoup de temps à eux

semblent s'ennuyer et cherchent éperdument une activité quelconque qui donne un sens à leur vie. Est-ce que nous ne rêvons pas tous de cette communauté idéale, parfaite, où chacun serait pleinement en paix, parfaitement en harmonie, ayant trouvé l'équilibre entre l'extériorité et l'intériorité, où tout serait dans la joie?

Il est difficile de faire comprendre aux gens que l'idéal n'existe pas, que l'équilibre personnel et cette harmonie rêvée ne viennent qu'après des années et des années de luttes et de souffrances et que même alors, ils ne viennent que de façon passagère comme des touches de grâce et de paix. Si on cherche toujours son équilibre, je dirais même si on cherche trop sa propre paix, on n'y arrivera jamais car la paix est un fruit de l'amour et donc du service des autres. A beaucoup de communautaires qui cherchent cet idéal inaccessible, je voudrais dire : « Ne cherche plus la paix, mais là où tu es, donne-toi; arrête de te regarder mais regarde tes frères et sœurs qui sont dans le besoin. Sois proche de ceux que Dieu t'a donnés aujourd'hui et travaille avec les éléments que tu as. Demande-toi plutôt comment aujourd'hui tu peux aimer davantage tes sœurs et tes frères. Alors tu trouveras la paix : tu trouveras le repos et ce fameux équilibre que tu cherches entre l'intériorité et l'extériorité, entre la prière et l'activité, entre le temps pour toi et le temps pour les autres. Tout se résoudra dans l'amour. Il ne faut plus perdre de temps à courir après la communauté parfaite. Vis pleinement dans ta communauté aujourd'hui. Arrête de voir les défauts qu'elle a (et heureusement qu'elle en a); regarde plutôt tes propres défauts et sache que tu es pardonné, que tu peux à ton tour pardonner aux autres et entrer aujourd'hui dans cette conversion de l'amour; prie sans cesse. »

* * *

Pour être de bons instruments de l'amour de Dieu, il faut éviter d'être épuisés, brûlés, tendus, agressifs, dispersés ou fermés. Nous devons être reposés, unifiés, paisibles, conscients des besoins de notre corps, de notre cœur et de notre esprit. Jésus dit qu'il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie. Mais ne donnons pas des vies épuisées, tendues et pleines d'agressivité; donnons plutôt des vies pleines de joie.

* * *

Partage ta faiblesse

L'autre jour, Colleen, qui vit en communauté depuis plus de vingt-cinq ans, me disait : « J'ai toujours voulu être transparente

dans la vie communautaire. Je voulais surtout éviter d'être un obstacle à l'amour de Dieu pour les autres. Maintenant je commence à découvrir autre chose : je suis un obstacle et je le serai toujours. Mais la vie communautaire n'est-elle pas de reconnaître que je suis un obstacle, de partager cela avec mes frères et sœurs et d'en demander pardon? »

Il n'y a pas de communauté idéale. La communauté est faite de gens avec leurs richesses, mais aussi avec leurs faiblesses et leur pauvreté, qui s'acceptent mutuellement et se pardonnent, qui sont vulnérables les uns par rapport aux autres. Plus que la perfection et le dévouement, l'humilité et la confiance sont le fondement de la vie communautaire.

* * *

Accepter nos faiblesses et celles des autres est tout le contraire de la mièvrerie. Ce n'est pas une acceptation fataliste, sans espérance. C'est essentiellement un souci de vérité pour ne pas être dans l'illusion et pouvoir croître à partir de ce qu'on est et non de ce qu'on voudrait être, ou de ce que d'autres voudraient qu'on soit. Il faut être conscients de ce qu'on est et de ce que sont les autres, avec nos richesses et nos faiblesses, il faut être conscients de l'appel de Dieu et de la vie qu'il nous donne, pour pouvoir construire quelque chose ensemble. La puissance de la vie doit jaillir de la réalité de ce que nous sommes.

* * *

Plus une communauté s'approfondit, plus ses membres deviennent fragiles et sensibles. Quelquefois on pourrait croire le contraire : parce que les membres ont une telle confiance les uns dans les autres, ils devraient devenir de plus en plus forts. C'est vrai mais cela n'écarte pas cette fragilité et cette sensibilité qui sont à la racine d'une grâce nouvelle et qui font qu'on devient en quelque sorte dépendant les uns des autres. Aimer c'est devenir faible et vulnérable; c'est lever les barrières, et briser ses carapaces par rapport aux autres; c'est laisser les autres entrer en soi, et user d'une grande délicatesse pour entrer en eux. Le ciment de l'unité, c'est l'interdépendance.

L'autre jour, Didier expliquait cela à sa manière, lors d'une rencontre communautaire : « Une communauté, ça se bâtit comme une maison, avec des pierres de toutes sortes. Mais ce qui tient les pierres ensemble, c'est le ciment. Et le ciment, lui, est fait de sable et de chaux, qui sont des matériaux si fragiles! Un coup de vent et ils s'envolent, deviennent poussière. De même, dans la commu-

nauté, ce qui nous unit, notre ciment, est fait de ce qui en nous est le plus fragile et le plus pauvre. »

* *

La communauté est faite de délicatesse entre personnes dans le quotidien. Elle est faite de petits gestes, de prévenances, de services et de sacrifices qui sont des signes constants de « je t'aime » et « je suis heureux d'être avec toi ». C'est laisser l'autre passer devant, ne pas essayer dans une discussion de prouver que l'on a raison; c'est prendre sur soi les petits fardeaux pour en décharger le voisin.

« N'accordez rien à l'esprit de parti, rien à la vaine gloire, mais que chacun par humilité estime les autres supérieurs à soi. Ne recherchez pas chacun vos propres intérêts, mais plutôt que chacun songe à ceux des autres » (Ph 2, 3).

* *

Si vivre en communauté consiste à renverser les barrières protégeant notre vulnérabilité pour reconnaître et accueillir nos faiblesses afin de mieux grandir, il est normal que des membres séparés de leur communauté se sentent, parfois terriblement vulnérables. Les personnes qui vivent tout le temps dans les luttes de la société sont obligées de créer autour d'elles des carapaces pour cacher leur vulnérabilité.

Il est parfois arrivé que des personnes qui avaient longtemps séjourné à l'Arche, rentrent dans leur famille, et découvrent alors en elles quantité d'éléments d'agressivité qu'elles ont beaucoup de mal à supporter. Elles croyaient qu'ils n'existaient plus. Elles commencent alors à douter de leur appel et de leur vraie personne profonde. Ces agressivités sont normales. On ne les sentait pas quand on était en communauté, mais on ne peut pas vivre vulnérable avec des personnes qui ne respectent pas cette vulnérabilité.

* *

La communauté est un corps vivant

Saint Paul parle de l'Église, la communauté des fidèles, comme d'un corps composé de différentes parties. Toute communauté est un corps et nous appartenons tous les uns aux autres. Ce sentiment d'appartenance vient non de la chair et du sang, mais d'un appel de Dieu : nous sommes appelés chacun personnellement à vivre ensemble, à faire partie de la même communauté, du même corps. Cet appel est le fondement de notre décision de nous engager les

uns avec les autres et pour les autres, devenant responsables les uns des autres. « De même qu'en un seul corps nous avons plusieurs membres et que ces membres n'ont pas tous les mêmes fonctions, ainsi à plusieurs nous sommes un seul corps en Christ, étant tous et chacun membres les uns des autres » (Rm 12, 4-5).

Et dans ce corps, chacun a un rôle à jouer : « le pied a besoin de la main », dit saint Paul; l'ouïe et l'œil complètent l'odorat... « Et les membres du corps qui semblent être les plus faibles sont nécessaires. Dieu a disposé le corps de manière à donner davantage d'honneur à ce qui en manque pour qu'il n'y ait point de division dans le corps mais que tous les membres aient un égal souci les uns des autres. Un membre souffre-t-il? Tous les membres souffrent avec lui. Un membre est-il glorifié? Tous les membres se réjouissent avec lui » (1 Co 12, 22-26).

Et dans ce corps, chacun a un don différent à exercer « selon la grâce qui nous a été donnée : est-ce la prophétie? Qu'on l'exerce en proportion de notre foi. Est-ce le service? Qu'on serve. Quelqu'un a-t-il le don d'enseignement? Qu'il enseigne; celui de l'exhortation? qu'il exhorte; que celui qui donne le fasse avec générosité; celui qui préside avec zèle; celui qui exerce la miséricorde avec joie » (Rm 12, 6-8).

Ce corps qu'est la communauté doit agir et rayonner pour l'œuvre de l'amour, l'œuvre du Père, il doit être à la fois un corps qui prie et un corps de miséricorde pour guérir et donner la vie à ceux qui sont dans la détresse, sans espérance.

*
* *

Exercer son don

Utiliser son don, c'est construire la communauté. Ne pas être fidèle à son don, c'est nuire à toute la communauté et à chacun de ses membres. Il est donc important que chaque membre connaisse son don, l'exerce et se sente responsable de sa croissance; qu'il soit reconnu dans son don par les autres et qu'il leur rende compte de l'utilisation qu'il en fait. Les autres ont besoin de ce don, et ils doivent encourager celui qui l'a reçu à le faire grandir et à y être fidèle. Chacun suivant son don trouve sa place dans la communauté. Il devient non seulement utile mais unique et nécessaire aux autres. De cette façon-là seulement les rivalités et les jalousies s'évanouissent.

*
* *

Elizabeth O'Connor, dans son livre *Eighth Day of Creation*¹³, donne des exemples frappants qui illustrent cette doctrine de saint Paul. Elle raconte l'histoire d'une vieille dame qui était entrée dans sa communauté. Un groupe de personnes essayait avec elle de discerner quel était son don. Elle croyait n'en avoir aucun. Les uns et les autres insistaient pour la réconforter : « Ta présence est ton don. » Mais elle n'était pas satisfaite. Quelques mois plus tard, elle a découvert son don : c'était de porter nominalement devant Dieu dans une prière d'intercession chaque membre de la communauté. Quand elle fit part de cette découverte aux autres, elle trouva sa place vitale dans la communauté. Les autres savaient qu'en quelque sorte ils avaient besoin d'elle et de sa prière pour mieux exercer leurs propres dons.

En lisant ce livre, j'ai réalisé combien peu, à l'Arche, nous partageons sur nos dons pour nous entraider à construire la communauté, combien peu nous avons conscience de vraiment dépendre les uns des autres et combien peu nous nous encourageons à être fidèles à nos dons.

* * *

La jalousie est un des fléaux qui détruisent la communauté. Elle provient de ce qu'on ignore son propre don ou qu'on n'y croit pas assez. Si on était assez convaincu de son propre don, on ne jalouerait pas celui des autres, qui a toujours tendance à nous paraître plus beau.

* * *

Trop de communautés forment (déforment?) leurs membres pour qu'ils se ressemblent tous, comme si c'était une qualité, basée sur l'abnégation. Elles sont alors fondées sur la loi, le règlement. Il faut au contraire que chacun grandisse dans l'exercice de son don pour construire la communauté, la rendre plus belle et rayonnante, davantage signe du Royaume.

Et il ne faut pas regarder uniquement le don plus extérieur qui peut être lié à un talent naturel. Il y a des dons cachés, latents, beaucoup plus profonds, liés aux dons de l'Esprit Saint et à l'amour, qui sont appelés à fleurir.

* * *

13. Word Books Editor, Waco, Texas.

Certaines personnes ont des talents exceptionnels : elles sont écrivains, artistes, administrateurs compétents. Ces talents peuvent devenir des dons. Mais parfois la personnalité est tellement impliquée dans l'activité de la personne que des mauvais plis sont pris et que ces talents sont exercés plus ou moins pour sa gloire ou dans un désir de se prouver ou de dominer. Dans ce cas-là, mieux vaut que la personne n'exerce pas ses talents en communauté. Elle aurait trop de mal à les exercer vraiment pour le bien des autres. Il faut qu'elle découvre un don plus profond. D'autres par contre sont suffisamment souples et ouvertes, ou leur personnalité est moins formée ou figée. Elles peuvent utiliser leur compétence comme un don au service de la communauté.

Aujourd'hui, il y a de plus en plus de communautés où on trouve non seulement une variété de dons, mais une variété d'états de vie. Dans les communautés de l'Arche, il y a des personnes mariées et des célibataires; il y a aussi des personnes mariées mais séparées; d'autres qui ne sont pas mariées mais qui ont des enfants. Chaque situation est différente, mais chacun est une partie du corps et il est essentiel à la vie et à la croissance du corps. Chacun doit être respecté et trouver sa place et sa nourriture et être ainsi aidé à grandir. Si vite nous nous comparons aux autres et la jalousie surgit. Nous avons vraiment besoin de la puissance du Saint-Esprit pour accepter ce qui nous a été donné et ce qui a été donné aux autres.

* * *

« Tout le problème, dans une communauté chrétienne, c'est que chacun devienne un anneau indispensable de la même chaîne : c'est seulement lorsque tous les anneaux tiennent, jusqu'au plus petit, qu'une chaîne ne peut être brisée. Une communauté qui tolère des membres inutiles prépare de ce fait sa ruine. C'est pourquoi elle sera avisée d'assigner à chacun une tâche spéciale, afin qu'aux heures de doute, personne ne puisse se sentir inutile. Toute communauté chrétienne doit savoir que ce ne sont pas seulement les membres faibles qui ont besoin des forts, mais que même les forts ne sauraient vivre sans les faibles. L'élimination des faibles signifie la mort de la communauté ¹⁴. »

* * *

14. Dietrich Bonhoeffer, *De la Vie Communautaire*, Foi vivante, n° 83, p. 95.

Le don est ce qu'on apporte à la communauté pour l'édifier, la construire. Si on n'y est pas fidèle, il y aura un manque dans la construction.

*
* *

Saint Paul insiste sur la place des dons charismatiques dans cette édification. Mais il y en a bien d'autres liés plus directement à une qualité de l'amour. Bonhoeffer dans son livre intitulé *De La Vie Communautaire*¹⁵ parle de différents ministères nécessaires à la communauté : celui de tenir sa langue, celui de l'humilité et de la douceur, celui de savoir se taire quand on vous critique, celui de l'écoute, celui d'être toujours prêt à rendre service dans les petites choses de la vie, celui de porter et supporter les frères, celui de pardonner, celui de proclamer la parole, de dire la vérité et finalement le ministère de l'autorité.

*
* *

Le don n'est pas nécessairement lié à une fonction. Il peut être la qualité d'amour animant une fonction; comme il peut être une qualité d'amour manifestée dans la communauté hors de toute fonction. Il y a ceux qui ont le don de sentir immédiatement et même de vivre la souffrance d'un autre, c'est le don de compassion; d'autres ont le don de sentir quand quelque chose va mal et ils peuvent mettre rapidement le doigt sur la cause, ils ont le don de discernement; d'autres ont le don de la lumière, ils voient clair dans ce qui touche les options fondamentales de la communauté; d'autres ont le don d'animer et de créer une atmosphère propice à la joie, à la détente et à la croissance profonde de chacun; d'autres ont le don de discerner le bien des personnes et de les soutenir; d'autres ont le don de l'accueil. Chacun a son don et doit pouvoir l'exercer pour le bien et la croissance de tous.

Mais il y a aussi au cœur du cœur de la personne son union profonde et secrète avec son Dieu, son Époux, qui correspond à son nom secret et éternel. Nous sommes certes faits pour être nourriture les uns pour les autres (et chacun est une forme différente de nourriture) mais nous sommes surtout faits pour vivre cette relation unique avec notre Père en son fils Jésus.

Le don est comme le rayonnement sur la communauté de cette union secrète; il en découle et la prolonge.

15. *Ibid.*, p. 91.

* * *

La communauté est le lieu sûr où chaque personne se sent libre d'être elle-même et de s'exprimer, de dire en toute confiance ce qu'elle vit et pense. Certes toutes les communautés n'arrivent pas parfaitement à réaliser ce point mais il faut qu'elles y tendent. Tant que certains ont peur de s'exprimer, peur d'être jugés ou de passer pour stupides, peur d'être rejetés, c'est signe qu'il y a des progrès à faire. Au cœur de la communauté il doit y avoir une écoute pleine de respect et de tendresse qui appelle ce qu'il y a de plus beau, de plus vrai dans l'autre.

S'exprimer n'est pas simplement dire ce qui va mal, ses frustrations, ses colères – parfois c'est bon de les dire – mais c'est dire ses motivations profondes et ce qu'on vit. C'est souvent une façon d'exercer son don pour nourrir les autres et les aider à grandir.

* * *

Dans presque toutes les communautés que je connais, spécialement dans les plus anciennes, il y a des personnes marginales, c'est-à-dire des personnes qui ne s'adaptent pas tellement à la communauté et qui ont du mal à trouver leur place dans le corps. Peut-être est-ce parce qu'elles sont souvent en colère ou en dépression, ou parce qu'elles se referment sur elles-mêmes et refusent tout dialogue. Souvent, elles se sentent inutiles, pas aimées, pas reconnues, persécutées. Elles trouvent qu'on ne leur donne jamais aucune responsabilité, mais quand on leur en propose une, elles la refusent. De bien des manières, elles sont isolées et angoissées parce qu'elles ne se sentent pas uniques pour quelqu'un. Et comme elles ne peuvent pas accepter la réalité de leur inadaptation, il faut qu'elles en rendent quelqu'un responsable, et ce quelqu'un c'est la communauté. La souffrance de ces personnes est grande. La nature ne les a pas dotées d'un tempérament facile. Mais elles sont enfants de Dieu, nos frères et sœurs. Dieu peut travailler en elles et à travers elles, avec leurs difficultés et leurs névroses, pour la croissance de la communauté. Elles aussi ont leur don à offrir. Souvent leur cri peut être prophétique. Il faut que les autres soient attentifs et les écoutent.

On ne doit pas « psychiatriser » trop vite ces personnes. Nous devons apprendre à les aimer et savoir les aider, particulièrement en écoutant ce qu'elles ont à dire. Certaines peuvent avoir besoin de l'aide d'un professionnel mais on ne pourra l'envisager que si elles-mêmes le demandent, pas seulement la communauté. Par le pardon de chaque jour, aidons-nous les uns les autres à accepter

ceux qui sont marginaux de cette manière-là. C'est bon signe quand le corps de la communauté peut assumer de telles personnes sans se sentir coupable ou faire qu'elles-mêmes se sentent coupables. Bien sûr, il faut qu'il y ait assez de personnes à l'aise dans la communauté pour pouvoir porter ceux qui s'y sentent mal à l'aise.

Dans une communauté, ce sont les personnes et leur croissance qui comptent, avant les lois et le règlement. Les responsables doivent garder un juste équilibre entre le respect des personnes, avec leurs blessures et leurs difficultés, et le respect des lois et des structures. Les lois et les structures sont nécessaires; il peut seulement y avoir des exceptions, une fois qu'elles sont en place. Mais les lois sont pour la vie des personnes et le développement de leurs dons, et non les personnes pour les lois!

* * *

Je rencontre souvent dans des communautés des personnes qui souffrent parce qu'elles ont l'impression d'avoir été mises de côté. Après avoir été responsables pendant des années, elles ont du mal à trouver leur nouvelle place dans la communauté. Elles portent le deuil de leur responsabilité perdue. Il faut qu'elles découvrent que nous sommes tous dans la communauté, non parce qu'elle est merveilleuse et pour l'épanouissement humain qu'elle apporte, mais parce que Dieu nous a appelés. Elles découvriront, je l'espère, que, à travers leur souffrance, Jésus les appelle à une intimité nouvelle, plus profonde, avec le Père, et que c'est le don qu'elles doivent vivre à ce moment-là. N'est-ce pas finalement le but ultime de chaque personne? Si on ne comprend pas ce nouveau don; si on ne découvre pas le chemin de la résurrection à travers l'humilité, la souffrance, et une expérience nouvelle de l'amour de Dieu, on peut rester uniquement dans l'amertume et l'humiliation de la croix.

Quand on assume « avec succès » une responsabilité, qu'on est admiré et considéré, on peut parfois oublier que la communion avec Jésus et avec le Père est notre but, notre source de paix. On peut, d'une certaine manière, passer à côté d'une certaine qualité de confiance en Dieu, remplacer Dieu par la communauté. Et la communauté n'est plus alors un lieu d'amour venant de Dieu et retournant à Dieu, et qui manifeste Sa vie, mais elle devient une fin en soi. La manifestation de la vie de Dieu se fait toujours dans et à travers notre pauvreté et notre impuissance.

Bien sûr, les responsables de la communauté et les conseils communautaires ne doivent pas « spiritualiser » leurs propres erreurs, leurs injustices ou leur manque d'amour en disant que ces personnes qui souffrent doivent obéir, porter leur croix et prier. Non. Les responsables doivent apprendre à rectifier leurs erreurs et leurs

injustices, s'ils en ont commis; ils doivent veiller à ce que ces personnes trouvent l'aide spirituelle dont elles ont besoin et les possibilités de continuer à exercer leurs dons. Pour cela, il faut qu'ils soient réellement compatissants et créatifs.

De « la communauté pour moi » à « moi pour la communauté »

Une communauté n'est vraiment un corps que quand la majorité des membres est en train de faire le passage de « la communauté pour moi » à « moi pour la communauté », c'est-à-dire que le cœur de chacun est en train de s'ouvrir à chaque membre, sans exclure personne. C'est le passage de l'égoïsme à l'amour, de la mort à la résurrection : c'est la pâque, le passage du Seigneur, mais aussi le passage d'une terre d'esclavage à une terre promise, celle de la libération intérieure.

La communauté n'est pas cohabitation, ce n'est pas une caserne ou un hôtel. Elle n'est pas une équipe de travail et encore moins un nid de vipères! C'est ce lieu où chacun, ou plutôt la majorité (il faut être réaliste!) est en train d'émerger des ténèbres de l'égoïsme à la lumière de l'amour véritable. L'amour n'est ni sentimentalisme ni émotion passagère. C'est la reconnaissance d'une alliance, d'une appartenance mutuelle. C'est écouter l'autre, être concerné par lui et se sentir en communion profonde avec lui. C'est voir sa beauté et la lui révéler. C'est répondre à son appel et à ses besoins les plus profonds. C'est compatir, souffrir avec lui, pleurer quand il pleure, se réjouir quand il se réjouit. Aimer c'est aussi être heureux quand il est là, triste quand il est absent; c'est demeurer mutuellement l'un dans l'autre, prenant refuge l'un dans l'autre. « L'amour est une puissance unificatrice », dit Denys l'Aréopagite.

Si l'amour c'est être tendu l'un vers l'autre, c'est aussi et surtout tendre tous les deux vers les mêmes réalités; c'est espérer et vouloir les mêmes choses; c'est communier à la même vision, au même idéal. Et par là, c'est vouloir que l'autre se réalise pleinement selon les voies de Dieu et au service des autres; c'est vouloir qu'il soit fidèle à son appel, libre d'aimer dans toutes les dimensions de son être.

Nous avons là les deux pôles de la communauté : un sentiment d'appartenance l'un à l'autre mais aussi un désir que l'autre aille plus loin dans son don à Dieu et aux autres, qu'il soit plus lumineux, plus profondément dans la vérité et la paix.

Pour qu'un cœur fasse ce passage de l'égoïsme à l'amour, de « la communauté pour moi » à « moi pour la communauté », et la communauté pour Dieu et pour ceux qui sont dans le besoin, il faut du temps et de multiples purifications, des morts constantes pour des résurrections nouvelles. Pour aimer, il faut sans cesse

mourir à ses idées, ses susceptibilités, ses confort. Le chemin de l'amour est paré de sacrifices. Les racines de l'égoïsme sont profondes dans notre inconscient; elles constituent souvent nos premières réactions de défense, d'agressivité, de recherche de plaisir personnel.

Aimer n'est pas seulement un acte volontaire par lequel on prend sur soi pour contrôler et dépasser sa sensibilité (c'est un début), mais c'est une sensibilité et un cœur purifiés qui se portent spontanément vers l'autre. Et ces purifications profondes ne se réalisent que par un don de Dieu, une grâce jaillie du plus profond de nous-mêmes, là où réside l'Esprit. « J'ôterai de votre chair le cœur de pierre et je vous donnerai un cœur de chair, et je mettrai en vous mon esprit » (Ez 36,26). Jésus nous a promis de nous envoyer l'Esprit Saint, le Paraclet, pour nous communiquer cette énergie nouvelle, cette force, cette qualité du cœur qui font qu'on peut accueillir vraiment l'autre – même l'ennemi – tel qu'il est : supporter tout, croire tout, espérer tout. Apprendre à aimer demande toute une vie, car il faut que l'Esprit Saint pénètre tous les coins et recoins de notre être, toutes ces parties où il y a des peurs, des craintes, des défenses, des jalousies.

* *
* *

Par trois fois dans son dernier discours aux apôtres, Jésus prie pour qu'ils soient un comme lui et le Père sont Un, « qu'ils soient consumés dans l'unité ». Ces paroles sont parfois appliquées à l'unité entre chrétiens de différentes églises, mais elles s'appliquent d'abord et avant tout à l'unité entre les personnes et à l'intérieur des communautés. C'est vers cette unité-là que doivent tendre les communautés : « un même cœur, une même âme, un même esprit ».

Il me semble qu'il y a un don spécial qu'il faut demander à l'Esprit Saint, le don de l'unité et de la communion dans toute sa profondeur et toutes ses implications. Et c'est vraiment un don de Dieu auquel on a le droit et le devoir d'aspirer.

Et ce don de la communauté, ce don de l'unité, vient de ce que chaque membre est pleinement lui-même, vit totalement l'amour et exerce son don unique et différent de celui des autres. La communauté est alors une, car pleinement sous l'action de l'Esprit.

La prière de Jésus est étonnante. Sa vision va bien plus loin que les hommes ne peuvent imaginer ou souhaiter. L'unité du Père et du Fils est totale, substantielle. Chaque communauté doit tendre vers cette unité mais elle ne peut se réaliser que dans l'ordre mystique, par et dans l'Esprit Saint. Quand on est sur la terre, tout ce qu'on peut faire, c'est de marcher humblement vers elle.

* *

Une communauté n'est pas simplement un groupe de personnes qui vivent ensemble et qui s'aiment. C'est un lieu de résurrection, un courant de vie : un cœur, une âme, un esprit. Ce sont des personnes très différentes les unes des autres qui s'aiment, qui sont toutes tendues vers la même espérance et qui célèbrent le même amour. De là vient cette atmosphère particulière de joie et d'accueil qui caractérise la vraie communauté.

« Aussi je vous en conjure par tout ce qu'il peut y avoir d'appel pressant dans le Christ, de persuasion dans l'Amour, de communion dans l'Esprit, de tendresse compatissante, mettez le comble à ma joie par l'accord de vos sentiments : ayez le même amour, une seule âme, un seul sentiment » (Ph 2, 1-2). « La multitude des croyants n'avait qu'un cœur et qu'une âme. Nul ne disait sien ce qui lui appartenait, mais entre eux tout était en commun » (Ac 4, 32).

Cette atmosphère de joie vient du fait que chacun se sent libre d'être lui-même dans ce qu'il a de plus profond. Il n'a pas besoin de jouer un personnage, de prétendre être mieux que les autres, d'essayer de faire des prouesses, pour être aimé.

Il n'a pas besoin de cacher toute une part de lui-même derrière des barrières et un masque. Il est devenu vulnérable aux autres parce qu'il est devenu vulnérable à Dieu. Il a découvert qu'il est aimé pour lui-même et non pour ses capacités intellectuelles ou manuelles. Quand quelqu'un commence à découvrir et à faire tomber les barrières et les peurs qui l'empêchent d'être lui-même, et qui empêchent la vie de l'Esprit Saint de s'écouler à travers lui, il se simplifie. Être simple, c'est précisément être soi-même, en sachant que les autres nous aiment tels que nous sommes. C'est se savoir accepté avec ses qualités, ses défauts, dans sa personne profonde. Être simple, c'est laisser l'amour de Dieu, et sa lumière briller à travers nous, selon notre vocation et nos dons.

* *

« La sagesse d'une vraie communauté semble souvent miraculeuse... elle est l'œuvre, me semble-t-il, au moins à certains moments de l'Esprit de Dieu et des interventions divines. C'est une des raisons pour lesquelles la joie fait si souvent partie de l'atmosphère de communauté. On a l'impression d'être transporté pour un moment – au moins dans une certaine mesure – loin du terre à terre des occupations habituelles. A ce moment, c'est comme si le ciel et la terre, d'une certaine manière, se rencontraient ¹⁶. »

16. Scott Peck, *The Different Drum*, Simon and Schuster, NY, p. 76.

Lorsque les membres d'une communauté vivent en communion les uns avec les autres et que les pauvres sont au centre de leur vie, la communauté est comme un signe du Royaume de Dieu, un signe de la présence de Dieu. Jésus est venu révéler à l'humanité que Dieu n'est pas un être solitaire, éternel, qui contemple sa propre gloire; qu'Il n'est pas seulement le Créateur extraordinaire d'un univers merveilleux mais plein de souffrance. Dieu est une famille de trois Personnes, trois Personnes en communion les unes avec les autres, qui se donnent totalement les unes aux autres, chacune étant relative aux autres. Et Dieu a créé l'homme et la femme comme signe de la Trinité; il les a créés pour vivre en communion l'un avec l'autre et être ainsi le reflet de Son Amour. Dieu désire ardemment des communautés qui soient signe de cette communion entre le Père, le Fils et le Saint-Esprit. « Qu'ils soient un, comme le Père et moi nous sommes un » (Jn 17).

* * *

« Au-delà des liens humains et naturels, déjà si forts et si étroits, se profile à la lumière de la foi un nouveau modèle d'unité du genre humain dont doit s'inspirer en dernier ressort la solidarité. Ce modèle d'unité suprême, reflet de la vie intime de Dieu un en trois personnes, est ce que nous chrétiens désignons par le mot " communion " ¹⁷.

« Au cœur de la communauté du Royaume se trouve le " oui " tant divin qu'humain à la vie, qui est un " oui " à vivre ensemble. Si la Trinité est vue dans ce contexte, elle n'est pas un symbole statique mais une façon d'exprimer l'étroite interdépendance des trois Personnes. Nécessairement la rencontre et l'échange entre Père, Fils et Saint-Esprit ont toujours été et seront toujours, un jaillissement continu ou alors cela n'a jamais été. Nous sommes engagés dans un échange de vie parce que Dieu est cela aussi. Nous sommes impliqués dans un processus de devenir aussi bien que d'être, parce que, d'une certaine façon, très profonde et qui donne la vie, Dieu l'est aussi.

Cet échange continu de vie divine à vie divine, de vie divine à vie humaine, de vie humaine à vie humaine, signifie que la communauté du Royaume est caractérisée par le partage de tout ce que nous sommes et de tout ce que nous avons, ce qui implique un partage de l'amour ¹⁸. »

17. Jean-Paul II, Encyclique *Sollicitudo rei socialis*, n° 40.

18. David Clark, *Yes to life*, Fount Paperbacks, London, 1987, p. 54.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos.....	7
Introduction.....	9
Chapitre 1 – UN CŒUR, UNE AME, UN ESPRIT.....	21
La communauté, lieu d'appartenance.....	21
La communauté, lieu d'ouverture.....	26
La communauté, lieu d'amour mutuel.....	28
Communion et collaboration.....	32
La communauté, lieu de guérison et de croissance.....	33
Sympathies et antipathies.....	38
La communauté, lieu de pardon.....	42
Sois patient.....	45
La confiance mutuelle.....	48
Le droit d'être soi-même.....	49
Appelés par Dieu tels que nous sommes.....	50
Partage ta faiblesse.....	53
La communauté est un corps vivant.....	55
Exercer son don.....	56
De « la communauté pour moi » à « moi pour la communauté ».....	62
Chapitre 2 – LE CHEMINEMENT VERS L'ALLIANCE.....	67
L'espérance est en train de naître.....	67
Un appel aux familles.....	69
D'autres voies.....	72
Le premier appel.....	74
« Quitte ton père, ta mère, ta culture ».....	76
Les débuts en communauté.....	81
Reconnaître les liens créés.....	82
Le choix de l'enracinement.....	83
Le « oui » définitif.....	85
Chapitre 3 – LA MISSION.....	87
Se rassembler pour un même but.....	87
La mission universelle de donner la vie.....	88
Mission générale et mission particulière.....	91
Clarifier les buts.....	92
La soif de Dieu et le cri du pauvre.....	95

Jésus est le pauvre	97
Le cri pour l'amour	99
Souffrance intérieure.....	100
Les eaux qui rejaillissent sur l'humanité	103
Chapitre 4 – CROISSANCE	107
Une communauté grandit tout comme un enfant	107
De l'héroïsme au quotidien	111
La vision se clarifie.....	112
De la monarchie à la démocratie	115
L'ouverture au quartier et au monde.....	118
L'épreuve : une étape dans la croissance	121
Les tensions	122
Le renvoi d'un frère ou d'une sœur.....	128
L'œil extérieur ou l'autorité extérieure	130
Croissance personnelle et croissance communautaire.....	132
Perdre ses illusions.....	136
Le second appel	141
Prière, service et vie communautaire	142
De la générosité à l'écoute des pauvres	143
Les signes de maladie et de santé d'une communauté....	144
S'ouvrir aux autres.....	145
Le point de fidélité	150
Propager la vie.....	153
Expansion et enracinement.....	155
Née d'une blessure.....	156
Le rôle de la Providence	157
Le danger de s'enrichir	158
Le risque de la croissance.....	160
J'étais étranger et tu m'as accueilli.....	161
Allons donc, un peu d'ardeur, repens-toi	162
Chapitre 5 – DONNE-NOUS NOTRE PAIN DE CHAQUE JOUR.....	165
Pour grandir, il faut se nourrir	165
La manne du quotidien	169
Les temps d'émerveillement.....	170
Le regard extérieur qui confirme.....	172
Le pain de la parole	174
La détente et le repos : le « Sabbat »	177
La nourriture de l'intelligence	180
La nourriture de la croissance	182
L'ami.....	183
Le partage	184

Le regard du pauvre.....	185
La prière personnelle.....	188
Devenir pain.....	193
Prière communautaire et Eucharistie.....	194
Le pain de la souffrance.....	198
Le pain de l'unité anticipée.....	202
Chapitre 6 – LE DON DE L'AUTORITÉ.....	205
Autorité.....	205
Une mission qui vient de Dieu.....	208
Être serviteur.....	212
Le danger de l'orgueil.....	215
Partager les responsabilités.....	217
Structures de la communauté.....	220
Apprendre à écouter et à exercer l'autorité.....	223
Ne pas se cacher.....	226
Une relation personnelle.....	227
Différentes attitudes envers l'autorité.....	229
Signe du pardon.....	235
Laisser la communauté évoluer.....	236
Chapitre 7 – D'AUTRES DONNS.....	239
Le guide spirituel.....	239
Le rôle spécifique du prêtre ou du ministre ordonné.....	246
Accompagnement communautaire et accompagnement fonctionnel.....	248
Accompagnement psychologique.....	249
Chaque personne a un don à partager.....	251
L'écoute.....	253
Le discernement.....	253
La fidélité.....	253
L'émerveillement.....	254
Le don de la « grand-mère ».....	254
Le don des hommes et des femmes.....	255
L'anti-don.....	259
Le don de l'animation.....	260
La disponibilité.....	260
Le don des pauvres.....	261
Chapitre 8 – L'ACCUEIL.....	265
Donner de l'espace.....	265
Qui accueillir?.....	270
Vrai et faux accueils.....	272

L'accueil de la Providence	273
L'accueil des marginaux.....	273
Les marginaux au cœur de la communauté	279
Accueillir pour servir.....	281
Nécessité de communautés d'accueil	282
Chapitre 9 – LES RÉUNIONS.....	283
Se réunir pour partager.....	283
Mener une réunion.....	288
Chapitre 10 – LE QUOTIDIEN	295
Vivre le quotidien	295
Le rythme du quotidien.....	298
Spiritualité du mouvement et spiritualité du cercle.....	300
Les lois de la matière	301
Amour et pauvreté.....	302
Le conflit entre la petitesse vécue et l'engagement poli- tique.....	305
Dimension politique de la communauté.....	305
Chapitre 11 – LA FÊTE.....	311
Au cœur de la communauté : la fête	311
Le repas.....	320
Bâtir la fête.....	324
« Conviés aux noces ».....	326
Conclusion	327

Achévé d'imprimer en France
par Dupli-print à Domont (95)
en mai 2015

N° d'édition : 15207
Dépôt légal : mars 2012
N° d'impression : 2015041657

La communauté

Lieu du pardon et de la fête

Comment s'organise la vie en communauté ? Quels sont les comportements à adopter, les difficultés rencontrées ? À quoi correspond un tel engagement ?

Fort de son expérience, Jean Vanier nous livre des pistes de réflexions sur les conditions nécessaires à la vie en communauté, lieu d'amour et d'épanouissement.

Son témoignage, riche de grands moments d'unité, mais aussi de difficultés et de tensions, apporte un éclairage nouveau sur la vie communautaire, vécue comme une merveilleuse aventure, celle de la libération intérieure : la liberté d'aimer et d'être aimé.

Né en 1928, Jean Vanier a consacré sa vie aux personnes ayant une déficience intellectuelle. En 1964, il fonde la communauté de l'Arche, accueillant deux personnes handicapées mentales adultes dans un petit foyer à Trosly-Breuil (Oise). Cette communauté grandit et d'autres naissent dans différents pays. L'Arche est aujourd'hui présente dans le monde entier avec plus de cent communautés.

Photo de couverture : © Marcel CROZET/CIRIC

www.fleuruseditions.com

